

Couple, Amour, haine et symbolisation : Une approche psychanalytique

Alyne Hussein Assaf *

Reçu :	25 juillet 2025
Révisé :	26 Juillet 2025
Accepté :	7 Août 2025
Publié le :	15 September 2025

Résumé

Cet article examine les dynamiques d'amour et de haine dans le couple à travers une approche psychanalytique. La haine, lorsqu'elle est symbolisée, peut devenir un affect structurant. Il s'agit également de comprendre comment les traumatismes familiaux, les liens parentaux, les rivalités œdipiennes et fraternelles se rejouent dans le lien conjugal. L'analyse repose sur l'impact de la « castration symboligène » (Dolto) dans la stabilité du couple. La première hypothèse suggère que cette structuration repose sur un « moi-peau » solide (Anzieu), permettant d'éviter les relations d'emprise. La deuxième hypothèse met l'accent sur le rôle d'un environnement « suffisamment bon » (Winnicott) qui favorise la différenciation de l'objet, l'investissement du monde extérieur et l'acceptation des différences dans le couple. Selon Klein, le passage de la position schizoparanoïde à la position dépressive permet d'accéder à l'ambivalence et de renoncer à l'idéal de complétude. La troisième hypothèse aborde la question de la confusion générationnelle : un partenaire qui refuse de ne pas être l'unique objet « a » (Lacan) de sa compagne ne peut incarner la fonction paternelle auprès de ses enfants. Enfin, la quatrième hypothèse montre que les dispositifs thérapeutiques (face à face, psychodrame, médiation artistique) aident à élaborer les traumatismes familiaux non symbolisés qui

Clinical Psychologist, Psychoanalyst, and professor, Université Libanaise, Psychologie, Liban , info@dralyne.com

affectent la relation conjugale. Une méthodologie qualitative fondée sur trois études de cas cliniques et un cas littéraire permet de valider ces hypothèses. Le « désir de l'analyste » (Lacan) agit comme moteur de transformation et donne sens au manque, à la souffrance et aux répétitions du couple.

Mots clés : Amour, haine, couple, désir, moi peau, castration symboligène, l'objet a, désir de l'analyste

1. Introduction

1.1 La haine dans la vie quotidienne

La haine est répandue dans toutes les sphères de la vie quotidienne. Au niveau intrapsychique, la haine peut se manifester à travers le masochisme, la haine de soi et la culpabilité. De même, sur le plan social, nous assistons à une prolifération de la haine par le biais des réseaux sociaux à l'égard d'une culture, d'une ethnie, d'une religion ou bien encore d'une couleur de peau. Au niveau de la sphère politique, la haine s'exprime à travers les divergences politiques, les extrêmes en politique ainsi que par la propagande pour invisibiliser ou bien diaboliser une communauté. Sur la scène culturelle, la haine est présente au cinéma, durant les représentations théâtrales dont le dénouement de la pièce se termine par une tragédie comme dans *Phèdre* de Racine ou bien dans *Antigone* de Sophocle. Au niveau de la sphère familiale, nous pouvons retrouver la rivalité entre mère et fille, entre père et fils, entre frères et sœurs mais aussi au sein même du couple. Il s'agit d'ailleurs, du cœur de notre thématique. Tout au long de cet article nous allons traiter de la question de la haine et de l'amour au sein du couple.

1.2 Approche philosophique de l'amour

André Comte-Sponville nous explique que nous aimons tous l'amour parce que nous souhaitons être aimés ainsi qu'aimer à notre tour. « Nous aimons l'amour parce que nous sommes tombés dedans quand nous étions petits comme Obélix dans la marmite. » De façon générale, nous avons été aimés d'abord par nos parents et surtout par la mère avant d'éprouver cet affect en retour. Il s'agit de l'amour le plus fort que nous ne rencontrerons jamais dans notre vie future. Il s'agit de la seule fois où une femme nous a aimé plus qu'elle-même. Selon le philosophe, l'amour c'est ce qui rend vivant. Le couple se différencie de la passion amoureuse. En grec, les trois mots les plus connus pour signifier l'amour sont éros, philia et agape. L'éros c'est le dieu de l'amour - passion dans le sens le plus fort du mot. Dans son écrit intitulé *le banquet*, Platon nous explique que l'amour est désir et que le désir est manque. De plus, Schopenhauer dit qu'il est vrai que quand nous sommes dans le manque, nous souffrons mais sans souffrance il y a l'ennui. Toutefois, il est possible de retrouver des couples

heureux. Il s'agit de philia impliquant la dimension du meilleur ami avec qui nous vivons en couple car c'est celui qui nous connaît et nous aime le plus. Selon le philosophe, le choix ne réside pas dans le fait de tomber amoureux mais dans le fait de vivre ou pas avec notre partenaire. La véritable question serait peut-on aimer après la passion ? André Comte Sponville répond à cette question en disant que ce serait un mensonge que de dire que l'ennui au sein du couple est inévitable. Il s'agirait alors de s'ennuyer beaucoup moins à deux que seul pour être un couple heureux. Pour reprendre ses dires « le couple c'est deux solitudes qui se rencontrent et qui s'inclinent l'une devant l'autre.

1.3 Approche psychanalytique de l'amour et de la haine

Il serait judicieux d'élaborer ces concepts dans une perspective Freudienne puisqu'il s'agit du pionnier de la psychanalyse. Il apporte plusieurs lectures autour de ces affects. Freud évoque l'intrication de l'amour et de la haine dans le transfert. « Tout amour est amour de transfert » (Freud, 1933). De plus, il est question de la réactivation d'affects infantiles oscillant entre amour et haine à l'égard des objets primaires (les parents) se réactualisant dans les relations futures dont notamment la relation amoureuse. Par conséquent, cela ne se limite pas à la cure analytique (1915). Cet « amour de transfert » en question est ambivalent parce qu'il mêle tendresse, jalousie et haine. Ce déplacement de sentiment inconscients incluant de manière simultanée amour et haine est lié notamment au concept de libido. « Nous appelons libido l'énergie, considérée comme grandeur quantitative quoique pour le moment indéterminable de ces pulsions d'amour sexuelles » (Freud, 1905). Cette énergie psychique mobilisée est soit orientée sur soi-même soit sur l'objet. Il serait intéressant de garder à l'esprit que nos éprouvés dirigés vers notre partenaire sont sous-tendus par des mouvements narcissiques. Effectivement, il arrive souvent au sujet de projeter ses attentes et ses idéaux sur son partenaire. Dans ce cas, il s'agirait d'un amour de type narcissique parce qu'il y aurait une quête de ce que le sujet désirerait être. Néanmoins, l'amour peut également prendre une forme « anaclitique » (Freud, 1914) exprimant un besoin d'étayage. Enfin, l'inventeur de la psychanalyse ne néglige pas le concept de passion. La passion mettrait en lumière un état fusionnel dans lequel le sujet se perdrait lui-même car il s'identifierait totalement à l'objet d'amour. Il y aurait alors une indifférenciation entre les deux personnes. Lorsqu'il n'y a pas un dépassement de la passion « l'état amoureux abolit pour un temps les frontières entre le moi et l'objet » (Freud, 1921). Pour bien résumer l'idée de Freud, ce qui s'oppose à l'amour ce n'est pas la haine mais plutôt l'indifférence.

Par ailleurs, Mélanie Klein reprend le concept d'ambivalence en s'inspirant de Freud. Aimer et haïr le même objet à la fois provoquerait des angoisses de séparation en lien avec le sentiment de culpabilité d'avoir peut-être détruit l'objet aimé. L'enfant, prend effectivement conscience que les actes destructeurs sont dirigés vers une seule et unique personne. « La crainte d'avoir perdu le bon objet par ses propres désirs destructeurs, ou de l'avoir endommagé et détruit, est au cœur de l'angoisse

dépressive. » (Klein, 1940). Il intéressant de voir que même Winnicott soutient cette idée d'ambivalence favorisé par un moi fort et contenu. Il faut une certaine maturité psychoaffective pour intérioriser l'ambivalence. Il est possible d'établir un parallèle entre l'ambivalence présente dans le couple et la relation de l'enfant à l'objet. « L'enfant aime l'objet, et il le hait ; il le protège et il veut le détruire ; il le nourrit et le ruine. Et tout cela parce que l'objet est réel et hors de son contrôle » (Winnicott, 1967).

À présent une étude lacanienne de ces concepts peut être proposée. Colette Soler reprend l'explication des concepts lacaniens. Lacan nous parle d'« hainamoration » (1972-1973) pour mettre en lumière l'idée qu'il s'agit de deux affects (l'amour et la haine) inévitables et solidaires. Pour Lacan, les affects sont des effets des mots de l'inconscient sur le corps et cela se répercute sur le sujet. En effet, l'analysant désire voir jusqu'où il est en mesure de modifier son symptôme et d'agir sur son humeur. Le discours analytique introduit le lien de l'amour au sujet supposé savoir. Cependant, la rencontre avec le vrai amour permet au mystère de préserver son entièreté. Lacan estime qu'il s'agit de la résonance entre deux inconscients selon les explications de Colette Soler. « L'amour c'est ce qui se passe dans cet objet vers lequel nous tendons la main par notre propre désir fait éclairer son incendie, nous laisse apparaître un instant cette réponse, cette autre main qui se tend vers nous comme son désir » (Lacan, 1972 -1973). Selon Lacan, « la haine est de nature transférentielle. » L'hostilité est certes présente en analyse, mais elle est la résultante du « retournement de l'amour de transfert en son contraire » pour reprendre les termes de la psychanalyste. La haine n'est pas fluide car elle veut détruire ce qui lui est impossible de supporter à savoir l'autre dans sa différence. Le discours de la haine c'est pour inciter à l'acte dans l'immédiateté sans médiation. En psychanalyse, quand on a cerné sa propre « unarité de différence » (Lacan, 1961 -1962), nous finissons par reconnaître celle des autres. L'amour implique le transfert positif et la haine le transfert négatif auquel s'ajouterait un versant d'ignorance. L'amour s'adresserait davantage au savoir du psychanalyste plutôt qu'au psychanalyste lui-même. Selon Lacan, il n'y a pas uniquement une répétition au niveau du transfert mais un renouveau. « L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas » (Lacan, 1960-1961). L'offrande dans l'amour est intangible. Il s'agit souvent d'offrir une part de soi, un manque auquel nous n'avons pas accès à l'autre qui peut ne pas reconnaître ce don, parce qu'en réalité, ce qu'il désire est tout autre. La haine consisterait en une passion de l'être qui rate le savoir. Soler reprend Lacan en nous expliquant que selon ce dernier, la haine résonne, argumente et se justifie tandis que l'amour ne cherche pas le pourquoi. « C'est tout simplement parce que. » Nous pensons tout d'abord, que l'objet de désir c'est notre partenaire, mais en réalité, c'est un leurre. Il y a quelque chose en le partenaire qui anime et fait vibrer notre désir mais il n'en est pas l'objet. C'est pour cela que Lacan parle de « l'objet a » étant l'objet cause du désir assimilé à une perte structurante. « L'objet

a est ce qui, du réel, peut se détacher du corps et qui reste comme ce par quoi le désir est soutenu » (Lacan, 1964).

2 Cadre théorique et Revue de la littérature

La nouveauté de cet article réside dans l'articulation de nombreux concepts psychanalytiques avec le couple dans nos sociétés d'aujourd'hui tels que l'amour et la haine chez Freud, le clivage, l'ambivalence ainsi que la « position schizoparanoïde » et « la position dépressive » chez Klein, « l'aire transitionnelle » chez Winnicott. Mais encore, nous pouvons faire le lien entre le « Moi-peau » d'Anzieu, les « castrations symboligènes » de Françoise Dolto et les dynamiques psychiques conjugales actuelles. De même, durant la lecture de cet article, il s'agira de comprendre que les traumatismes transgénérationnels dépassent le cadre familial pour venir impacter le lien amoureux. Cet article met en lumière l'importance de pouvoir penser au-delà de la « cure type » selon le dispositif freudien fauteuil-divan. Dans cette clinique du couple, il est envisageable d'explorer des dispositifs thérapeutiques innovants comme le face-à-face, le psychodrame conjugal ou bien les médiations artistiques. Enfin, ce « désir de l'analyste » dont parle Lacan devrait consister en une position éthique qui ne devrait pas se limiter à la cure individuelle mais se situer au cœur de la clinique du couple. Il sera question de toute évidence d'apporter un éclairage quant à ces concepts psychanalytiques développés par les grandes figures de la psychanalyse tout en les liant à la problématique du couple.

2.1 Symbolisation de la haine : Un accès à l'ambivalence dans le couple

Plusieurs auteurs ont abordé l'importance du rôle de l'environnement primaire de l'enfant dans l'intégration de l'ambivalence. Nous allons aborder les concepts freudiens relatifs au jeu de la bobine comme première intériorisation de l'absence et de l'ambivalence. Nous évoquerons l'importance du passage de la « position schizoparanoïde » à la « position dépressive » selon Klein.

Freud élabore ce concept en fonction de ce qu'il a pu observer chez son petit-fils. En effet, lorsque la mère de ce dernier s'est absentée, l'enfant a commencé à effectuer des mouvements de va et vient avec la bobine. Le mouvement par lequel le bébé éloigne la bobine représenterait un affect de haine tandis que le rapprochement de cette bobine renverrait à un affect d'amour. Cette première forme de jeu permettrait à l'enfant de maîtriser l'absence et la présence de la mère qui elle est représentée par la bobine. Il s'agirait d'une première tentative de symbolisation et d'atténuation des angoisses de séparation. « L'enfant avait trouvé un moyen de transformer son absence en quelque chose de supportable ; il avait inventé un jeu où il lançait une bobine (attachée à une ficelle) hors de son

berceau, en disant « o-o-o-o » (qui signifiait fort, « parti »), puis la ramenait à lui en disant « da » (da, « la ») » (Freud, 1920). Ce qui est intéressant c'est que cette tentative de maîtrise des angoisses de perte se rejoue à l'âge adulte notamment dans les relations de couple. Effectivement, au niveau du couple il y aurait une réplique inconsciente de ce jeu comme moyen de maîtriser les angoisses relatives à la perte en provoquant une mise à distance du partenaire pour mieux se retrouver plus tard. Cette dynamique s'inscrirait dans un registre ambivalent à partir du moment où l'amour impliquerait le manque. Cela dépend essentiellement de la fiabilité de la mère durant la petite enfance qui finit toujours par revenir. Il nous est possible de mettre en avant ces mouvements psychiques à travers quelques planches du TAT. Il est question d'un test projectif permettant une compréhension du fonctionnement psychique, des mécanismes de défense ainsi que des angoisses du sujet. Nous pouvons nous attarder sur les planches 4 et 10 dont le contenu manifeste semble dévoiler deux personnages qui sont proches. Au niveau du contenu latent, tout rapprochement impliquerait une séparation. À travers, le récit du patient nous pouvons envisager la possibilité d'une intégration de l'ambivalence ou pas pour rendre compte de la solidité ou la fragilité du couple. Cette dynamique au sein du couple correspondrait à une réédition de celle en lien avec les relations précoces. « S'il te plaît, ne me quitte pas, je ne peux pas vivre sans toi sinon je vais m'effondrer » pourrait être une narration qui mettrait en évidence l'incapacité pour le sujet à se représenter l'absence car tout éloignement signifierait abandon reflétant une très grande dépendance affective. Dans le cas contraire, si les mouvements ambivalents sont intégrés, il y a une possibilité de figurer l'absence qui ne consistera pas en un vide psychique parce qu'il y a cette idée ancrée qui est celle de « on se sépare pour mieux se retrouver. » Nous pouvons illustrer ce phénomène à travers ce genre de récit : « Le mari s'en va pour faire les courses car il y a du monde ce soir pour dîner pendant que la femme attend son retour pour cuisiner tous les deux en amoureux. »

Par ailleurs, à partir d'une lecture Kleinienne ce qui favoriserait l'accès à l'ambivalence dans les relations ultérieures dont notamment les relations de couple c'est le passage de la « position schizoparanoïde » (1946) à la « position dépressive » (1952). La « position schizoparanoïde » renvoie à une phase durant laquelle le sujet est dominé par un mécanisme de défense étant celui du clivage. En effet, durant cette phase primitive en deçà du langage et du symbolique, la mère n'est pas perçue comme un objet total mais comme un objet partiel étant soit le bon sein, soit le mauvais sein. Cette idéalisation ou bien désidérialisation dépend de la satisfaction ou bien de la frustration issue de l'expérience en lien avec le sein nourricier de la mère. Tout ce qui est considéré comme mauvais est projeté à l'extérieur tandis que tout ce qui est perçu comme bon est introjecté. C'est la stratégie du tout petit pour différencier le dedans du dehors afin de lutter contre les angoisses de morcellement et de persécution. L'étape du sevrage est cruciale car c'est elle qui permet le passage à la « position dépressive. » Le sujet ne percevra plus l'objet premier d'amour comme un objet partiel mais comme

un objet total ni tout bon, ni tout mauvais et c'est cela l'ambivalence. C'est ainsi que dans le couple nous acceptons que notre partenaire n'aille pas entièrement nous combler et qu'il ne fait pas un avec nous. Nous pouvons faire un parallèle avec le concept de « l'enfant mort » (1982) de Roland Gori. Ce dernier, explique qu'il est essentiel à ce que la mère fasse le deuil de l'enfant idéalisé de son rêve, son fantasme, celui qu'elle a imaginé durant sa grossesse. C'est ainsi, que l'enfant en grandissant, à son tour, pourra faire le deuil du partenaire idéalisé à partir de son fantasme. Néanmoins, lorsque le sujet demeure fixé au niveau de la position schizoparanoïde, il y a des risques d'une prolongation des angoisses de persécutions. Nous pouvons constater au sein même du couple cette régression vers un stade primitif, lorsqu'à la moindre déception, le partenaire est perçu comme un objet persécuteur et menaçant source de danger. Le moi du sujet essentiellement clivé est semblable à celui du nourrisson. « Dans la position schizo-paranoïde, le moi du nourrisson est encore faible et immature, ce qui le pousse à utiliser des mécanismes primitifs tels que le clivage, la projection et l'introjection pour faire face à l'angoisse » (Lacan, 1946).

En somme, selon Freud l'ambivalence découlerait de la réussite à se représenter l'absence. Selon Klein, l'accès à cet affect est mis en faveur par le passage de la « position schizoparanoïde » à la « position dépressive » durant la première année de vie. Dans cette lignée, il serait intéressant de voir comment l'environnement primaire selon Winnicott joue-t-il un rôle crucial dans l'intériorisation de l'ambivalence et la symbolisation de l'absence à travers les « phénomènes transitionnels » pour la stabilité du couple ultérieurement ?

2.2 Entre symbolisation de l'absence à travers la transitionnalité et le devenir du couple

Winnicott insiste sur l'importance du déploiement du jeu dès le plus jeune âge car c'est ce qui permet l'intériorisation du sentiment d'être vivant. Cela facilite aussi, l'intériorisation de l'absence ainsi que la métaphorisation des angoisses de séparation qui elle est indispensable pour la stabilité du couple. Pour ce faire, il faut un passage de la « préoccupation maternelle primaire » (1956) à « la mère suffisamment bonne » (1953). Durant la phase de préoccupation maternelle primaire, nous repérons une totale adaptation de la mère à l'enfant formant une symbiose avec lui. Elle assure une fonction de contenance à travers le *holding* et le *handling*. Il s'agit d'une étape développementale durant laquelle, l'enfant se situe dans une illusion d'omnipotence (de toute puissance). Cette phase est aussi assimilée à celle de « l'objet trouvé – crée » (Winnicott, 1951/1971). Effectivement, le bébé a l'illusion d'avoir créé l'objet sous ses yeux dont le sein maternel. Cette étape permet l'élaboration du « sentiment continu d'être » relatif à la période préobjectale selon Winnicott. Progressivement, la

mère se sépare de l'enfant en présentant des moments d'absence. Elle devient une « mère normalement dévouée » (Winnicott, 1953). C'est à dire qu'elle n'est ni trop absente, ni trop présente. Lorsque la mère va s'absenter, l'enfant aura l'illusion d'avoir détruit l'objet. Cependant, il est essentiel que la mère ne s'absente pas de manière très prolongée afin que la destructivité plus tard ne se traduise pas au niveau de la réalité extérieure. Cela pourrait prendre forme à travers des passages à l'acte dont la prise de drogue, le jeu pathologique, la boulimie ou bien encore l'alcoolisme qui altèrent vraisemblablement les relations de couple. L'agir témoignerait d'une carence affective en lien avec une prolongation de l'absence laissant place au vide interne psychique. Être consumé par un objet d'addiction, cela affaiblit l'investissement objectal (du partenaire dans ce contexte).

En revanche, lorsque la mère s'absente momentanément, cela va aider l'enfant à progressivement sortir de l'objet interne et à considérer la mère comme objet externe. Cette étape est franchie en passant par la « transitionnalité » (Winnicott). L'enfant ayant intériorisé des représentations maternelles sécurisées va se lancer dans l'investissement d'un autre objet que Winnicott qualifie de « premier objet non moi. » Il s'agit de « l'objet transitionnel » et l'investissement de l'enfant va s'étendre jusqu'à l'élaboration d'une « aire transitionnelle » (Winnicott). Le jeu est une étape cruciale dans le développement de l'enfant parce qu'il favorise l'intérêt porté pour le monde extérieur. De ce fait, cela permettrait un passage du « sentiment continu d'être » au « sentiment continu d'exister » (Winnicott). D'ailleurs, la construction du moi authentique dépend essentiellement de la capacité du sujet à être spontané et cela par l'intermédiaire du jeu. En effet, le *Play* détient un rôle essentiel étant celui de laisser libre cours à l'inventivité et à la créativité du sujet. « Laisser courir la pensée, sans chercher à voir d'où elle vient, ni où elle va, regarder juste avec une curiosité confiante comment elle se transforme, au fond, retrouver dans la règle fondamentale – libre association / écoute en égal suspens – quelque chose comme un jeu qui ne se laisse pas enfermer dans les règles » (Yi, 2014). Nous pouvons en déduire que le jeu c'est vivre une expérience partageable et communicable. La question quant à la différence entre la réalité fantasmatique (psychique) et la réalité objective (extérieure) n'est pas ce qu'il y a de plus important. Dans le contexte analytique, l'espace potentiel serait une aire à partir de laquelle l'expérience est partageable dans l'ici et le maintenant de la cure. Le but serait ultérieurement d'exporter cette expérience vers le monde extérieur. L'investissement de l'environnement se manifeste par exemple, en regardant une œuvre d'art, en écoutant une musique, en partageant une blague, en discutant avec notre partenaire. Cependant, lorsque l'environnement n'a pas été suffisamment bon ni suffisamment fiable soit en raison d'une carence affective ou bien d'une prolongation de la phase de « préoccupation maternelle primaire », la transition entre « mode de relation de l'objet » et « utilisation de l'objet » (Winnicott, 1969) est mise à mal. Une mère beaucoup trop présente devient intrusive et la « capacité d'être seul en présence de l'autre » (Winnicott, 1958) sera défaillante. Le sujet reste fixé au stade de l'objet interne et ne va pas chercher à entrer en relation,

à privilégier le désir d'une rencontre notamment avec le partenaire. Cela met en lumière l'échec du déploiement d'une « aire transitionnelle » ou bien d'un « espace intermédiaire » (Winnicott). Ces sujets manqueraient de spontanéité et de ce fait développeraient une suradaptation à leur environnement. C'est alors le *faux-self* (Winnicott, 1954) qui prend le pas sur le « moi authentique », le *Vrai Self* dont parle Winnicott. Cela n'est pas sans conséquence sur le couple car le sujet va se suradapter aux exigences de son partenaire. C'est le clivage qui prend le dessus sur l'ambivalence car le moi du sujet n'est pas en mesure d'intégrer des sentiments contradictoires à l'égard du partenaire. Il y aurait eu un échec au niveau de la tâche de la mère étant celle de permettre à l'enfant de renoncer progressivement à l'illusion de la toute-puissance.

En résumé Winnicott, insiste sur l'importance du *holding* et du *handling* dès les premiers mois de vie pour que le sujet puisse éprouver un « sentiment continu d'être » avant de pouvoir passer de la « phase de préoccupation maternelle primaire » à celle de « la mère suffisamment bonne » pour intégrer un « sentiment continu d'exister » en passant par la transitionnalité en s'ouvrant au monde extérieur. Ainsi, cela favoriserait l'investissement des relations de couple. Dans ce contexte, à quel concept a recours Anzieu pour souligner l'importance de la contenance au sein de l'environnement maternel influençant la manière dont se construit un couple ?

2.3 Moi peau et dynamique du couple

Anzieu nous explique à travers son concept du « moi peau » (1975), l'importance de la construction d'une « enveloppe corporelle » et « psychique favorisant le sentiment d'être en sécurité, contenu et consistant. C'est ainsi que la limite entre le dedans et le dehors, le conscient et l'inconscient s'installe. C'est ce qu'André Green appelle « la double limite » (1983). Par conséquent, la différence entre soi et l'autre est intégrée. La manière dont se construit cette « enveloppe corporelle » (Anzieu) n'est pas sans conséquence sur la construction du couple. Didier Anzieu nous explique que dans toute relation de couple, nous retrouvons des éléments communs. Effectivement, il nous explique qu'il y a deux phases. Au tout début, il y a une phase « d'illusion de peau commune » (Anzieu). Il y a une suridéalisation du partenaire perçu comme celui qui va toujours répondre à notre besoin, qui va nous deviner. Il y a une illusion de fusion mais à un moment donné, il y a une phase de désillusion, de déception, parce que le partenaire ne va pas être tout le temps là. L'autre ne va pas pouvoir répondre à tous nos besoins. C'est là que le dérapage commence et que les disputes éclatent.

Anzieu explique qu'il y a quatre conséquences qui découlent de cette crise de couple. Tout d'abord, le refus de la différenciation peut mener à une rupture. De ce fait, il y a un risque suicidaire qui découlerait d'un sentiment de culpabilité face au désir de meurtre de celui ou celle qui nous a fait du mal. Mais aussi, certains se perçoivent comme des sujets dépourvus de la moindre valeur. D'autres, peuvent être traversés par des angoisses d'abandon qui sont insupportables. Par conséquent, une

rupture peut être à l'origine de leur effondrement. L'autre issue, c'est l'acceptation de la différenciation en investissant chacun d'entre eux, le monde extérieur. Il s'agirait « d'accepter l'amour vrai qui est différent de l'amour rêvé » pour reprendre les propos d'André Comte -Sponville. En d'autres termes, il faudrait se faire à l'idée que l'amour déçoit et qu'être en couple ne signifie pas absence totale de souffrance. De Neuter, évoque également cette idée en disant que « l'amour n'est pas sans problème, sans souffrance, sans déclin, et sans rupture » (2007). Ce modèle de couple aurait intériorisé cette différence entre passion et amour. Pour Jacques Hassoun, l'amoureux « projette l'idéal du moi sur un objet pour avoir en même temps accès à l'Autre », tandis que le passionné décrirait l'objet de sa passion de telle sorte que celui-ci semble se confondre avec son moi idéal, pour s'y substituer » (Hassoun, 1993). En d'autres mots, dans un état passionnel nous demeurons dans l'illusion que le partenaire est une prolongation de notre image narcissique, celui qui est identique à nous. Néanmoins, l'amour surgit lorsque nous renonçons à cette illusion et que l'autre devient celui que nous aspirons à être et devenir. Sinon, il y a l'introduction d'un tiers dans la relation souvent de manière ponctuelle car il change souvent. Il y a des mouvements tendres dirigés vers le partenaire de base et les relations sexuelles ont lieu avec le tiers. Dans ce contexte, il y a un risque de meurtre passionnel étant celui de se débarrasser du tiers ou bien du partenaire et du tiers pour finir par se suicider afin de résoudre cette impasse. De Neuter compare cette réaction à celle de l'enfant « qui préfère briser son jouet plutôt que de le partager avec l'autre » (2007). La dernière issue, ce sont les scènes de ménages, les conflits à répétition tout en étant incapables de rompre. Nous retrouvons cette même bulle qu'il y avait au début mais l'amour est remplacé par la haine. La question du couple est une problématique à laquelle s'intéresse la psychopathologie et la psychanalyse car c'est un événement de la vie quotidienne. Nous essayerons d'aborder cette problématique à travers les différents fonctionnements psychiques.

Lorsqu'il est question d'un fonctionnement névrotique, le sujet aurait grandi dans un environnement facilitateur car la mère aurait été « suffisamment bonne » (Winnicott, 1953). Par conséquent, il y a l'élaboration d'un « espace transitionnel » comme le souligne le psychanalyste britannique. Plus il y aura un investissement au niveau de la réalité extérieure et plus la différenciation va être intégrée. Cela va vraisemblablement permettre au couple de surmonter les crises grâce à l'ambivalence. Il y aura un passage de la passion à l'amour car chaque partenaire va accepter que l'autre ne va pas le combler entièrement. Dans une perspective lacanienne, le sujet va avoir l'illusion que son partenaire ou sa partenaire correspond à son objet de désir. Mais en réalité, il s'agit d'une erreur, parce le ou la partenaire c'est ce par quoi le sujet passe pour faire vibrer son désir. Il s'agit de l'objet a, cause du désir parce que ce qu'il recherche chez le partenaire échappe à ce dernier et échappe au sujet. C'est ce autour de quoi il court en ratant constamment sa cible.

Dans un couple névrotique, il y a cette compréhension selon laquelle le sujet désirant est structuré par le manque. Lorsque le couple se situe sur un versant psychotique, nous parlons de forclusion, de confusion et d'indifférenciation des espaces. Par conséquent, ce couple s'enferme dans une bulle sans ouverture sur le monde extérieure qui est considéré comme mauvais. Par ailleurs, dans la paranoïa on peut trouver des identifications massives et des thèmes de persécution car un partenaire peut projeter ce qu'il trouve insupportable chez lui sur l'autre. Il est possible de retrouver des délires érotomaniaques (cela arrive à une femme qui a la conviction qu'un homme d'un certain rang social est amoureux d'elle mais face à la déception elle peut passer à l'acte soit en le tuant ou bien sa partenaire s'il en a une) et de jalousie. On peut notamment retrouver des délires de grandeur et une mégalomanie. Cela aboutit à un sentiment de toute puissance envers l'autre partenaire. Selon Lacan, au sein du couple psychotique, l'autre est celui qui vient combler le manque, freinant ainsi la structuration du désir. Au niveau du couple psychotique, il y aurait un état passionnel permanent qui aboutirait à une perte identitaire. « Les états amoureux sont comme les prototypes normaux des psychoses » (Freud, 1914).

Chez les sujets limites, nous repérons souvent des traumatismes au niveau des relations précoces résultant d'un environnement carencé ou bien trop intrusif. Cela va influencer les relations à l'égard des futurs objets d'amours. Il y a une dépendance affective parce que l'éloignement de l'objet d'amour provoque des angoisses d'abandon et une incapacité à rester seul. Il y a une difficulté à étendre les « phénomènes transitionnels » (Winnicott) à l'extérieur et donc d'investir l'environnement vu que le moi est « troué » et « poreux » (Anzieu). Cependant, s'il y a beaucoup de rapprochement cela peut provoquer des angoisses d'intrusion car l'espace psychique est empiété. Il y a une difficulté à se représenter l'absence. Être seul leur est insupportable, mais en même temps, ils ne sont pas en mesure de recevoir de l'amour de la part de l'autre. Il y a une incapacité à renoncer à cette « illusion de peau commune » (Anzieu) après cette phase de « lune de miel » dans le couple. Vincent Estellon nous explique que nous pouvons assister à de vraies scènes de ménage qui mêlent « affects de haine, désir de vengeance, d'emprise, de dépendance et de rupture, mais paradoxalement, dans le même temps, soif enragée de reconnaissance et d'amour » (Estellon, 2019). Souvent, la personne ayant connu une carence affective très grande se met à penser au pire, se représente comme un cas désespéré. Elle demande alors : « À quoi bon fournir des efforts ? » Dans ce cas de figure, après avoir été en fusion totale avec le partenaire, le sujet va tout faire pour rompre le lien et faire en sorte de se faire abandonner par l'autre. Ce phénomène c'est ce que Maurice Corcos nomme « le délire de chagrin » (2013).

Dans certains cas, lorsque le moi peau n'est pas contenant, la perversion peut être un raccourci, une voix de secours car elle servirait de béquille pour l'enveloppe narcissique défaillante. D'ailleurs, nous pouvons observer cette dynamique à travers le couple s'inscrivant dans le sadomasochisme. En effet,

ce qui fait mouvoir le désir du sadique c'est le fait de faire souffrir et d'humilier son partenaire, c'est savoir qu'il a pu émettre une réaction chez le partenaire. En ce qui concerne le masochiste, ce qui fait vibrer son désir c'est le fait d'être soumis à son partenaire abusif. D'ailleurs, De Neuter prend l'exemple des femmes battues qui ont cette tendance à revenir au sein du foyer conjugal. En effet, il les compare aux mères qui éprouvent un sentiment de culpabilité après avoir laissé leur fils tout seul incapables de se débrouiller. Mais aussi, De Neuter rajoute qu'il retrouve chez la femme cette nécessité de revivre ce qu'elle a traversé ou bien ce que sa mère a subi durant l'enfance. « Cette compulsion à la répétition est fort bien illustrée par une patiente qui ne parvient pas à quitter un homme violent qu'elle avait choisi après avoir quitté, « sans trop savoir pourquoi », son premier mari qui était un homme « communément calme » (2007). Dans cette lignée, le fait de s'infliger cette soumission c'est un moyen afin de ne pas renoncer à l'identification à la mère ni à son amour. « Certaines vivent en outre très mal tout ce qui pourrait faire penser à un manque de solidarité avec le destin de la mère » (De Neuter, 2007).

Lorsque l'environnement primaire est fiable, le sujet développe un « moi-peau solide » lui permettant de percevoir les limites entre le dedans et le dehors, ce qui lui appartient ou pas. De ce fait, il y a une intériorisation de l'acceptation de la différence ce qui permet au couple de passer de l'état de passion à une relation conjugale stable en traversant l'épreuve de la désillusion. Dans le cas contraire, le « moi-peau » est « poreux. » Les limites ne sont donc pas bien tracées. Cela joue en défaveur de la différenciation et mène à une prolongation infinie de l'état passionnel menant de vrais scènes de ménage à répétition dans le couple ou bien à une situation d'emprise dû à l'absence de cadre. Il est vrai qu'une « enveloppe corporelle » et « psychique » qui sont solides permettent au sujet d'avoir un sentiment de consistance mais de quelle manière s'expliquerait l'intégration des limites dans une perspective freudienne ainsi que selon Dolto ?

2.4 Importance des interdits et de la loi dans la construction des relations de couple

Il est important de souligner que l'intégration de la limite, de la castration symbolique sont essentielles afin de favoriser la civilisation et les relations sociales. Parmi ces interactions, nous comptons les relations amoureuses consistant en un échantillon de la société. Afin de mieux comprendre les fondements de ces lois, nous pouvons nous inspirer de la conception freudienne. Effectivement, le père fondateur de la psychanalyse a tenté de penser un monde hors-civilisation à travers le « mythe de la horde primitive » élaboré dans *Totem et Tabou* (1913). Il a expliqué que dans cet univers hors langage, il y avait un père primitif qui avait le droit à toutes les femmes, à une

jouissance illimitée, au meurtre. D'ailleurs, Freud décrivait les états amoureux comme faisant échos aux états psychotiques. Par conséquent, les fils de ce père mythique décident de le tuer.

C'est à partir de là, que va naître le sentiment de culpabilité. Cela va alors donner lieu à trois règles fondamentales dont « l'interdiction du meurtre », du « cannibalisme » et de « l'inceste » favorisant l'entrée dans le monde symbolique. Ce qui en découle également, c'est « le complexe d'œdipe » (Freud, 1905) permettant le déploiement de la différenciation des générations, de l'intériorisation de l'interdit de l'inceste et de l'ambivalence essentielles pour le devenir du couple. D'ailleurs, c'est cette loi symbolique qui favoriserait le passage de la passion à l'amour. En effet, nous pouvons faire un parallèle entre l'état passionnel des deux amoureux et l'état cannibalique. « Si rares sont ceux qui dans la réalité passent à l'acte cannibalique, nombreux cependant, sont ceux qui disent leur désir cannibalique de façon plus ou moins déguisée. « Tu es belle à croquer », « j'adore ses baisers dévorants », ou bien encore « je voudrais te prendre toute entière » font partie du vocabulaire des amoureux et des passionnés d'aujourd'hui » (De Neuter, 2007). Dans de nombreux discours d'analysants nous retrouvons des fantasmes d'incorporation et de dévoration. En séance, nous pouvons entendre des patients raconter qu'ils désirent garder le corps de leur partenaire en eux après avoir fait l'amour.

Afin de comprendre l'ampleur de la loi symbolique dans la construction des relations familiales qui vont plus tard se répercuter sur les relations de couple, Françoise Dolto aborde le concept des « castrations symboligènes. » Pour Dolto, « ce terme de castration signifie une interdiction du désir par rapport à certaines modalités d'obtention du plaisir interdiction à effet harmonisant et promotionnant tant du désir ainsi intégré à la loi qui l'humanise que du désir auquel cette interdiction ouvre la voie vers de plus grande jouissance » (1981). Il faudrait interdire une certaine satisfaction afin de permettre à l'enfant de passer à un état supérieur sur le plan psychique et affectif afin de ne pas demeurer sous l'emprise des parents. Ainsi, pour reprendre Lacan, l'enfant ne se transforme pas en « l'objet a » de la mère. C'est à dire qu'il est important à ce que l'enfant ne soit pas le seul objet à travers lequel le désir de la mère est animé parce que cela reviendrait à posséder l'enfant. Il y aurait une sorte de « forclusion » (Lacan) et cela n'est pas sans conséquence sur les relations de couple. Afin de favoriser des relations harmonieuses et humanisantes, notamment au niveau du couple, il est crucial d'accepter le fait que tout être humain est un « sujet castré » ou bien un « sujet de manque » (Dolto). Il faudra passer par l'élaboration de la haine mouvant toutes les relations afin que le désir de l'enfant ne soit pas confondu avec celui des parents. C'est ce qui va nous permettre d'être en quête d'amour qui elle est essentielle pour notre élan vital car comme le souligne J. Kristeva « tu m'aimes donc j'existe. » De Neuter, ajoute « tu me désires donc j'existe » (2007). Afin d'essayer de comprendre ces mécanismes nous allons nous attarder sur les relations mères-filles et les relations fraternelles.

Il est important de préciser que les relations mères-filles sont animées par un mélange d'amour et de ressentiment. C'est l'élaboration de la haine qui va favoriser l'autonomie. Effectivement, il s'agira pour la fille d'aimer sa mère tout en s'éloignant d'elle pour s'en différencier. La haine maternelle ne se limite pas à un débordement émotionnel et peut être essentiel dans la construction de l'identité féminine. Il est important de souligner que selon De Neuter, que cela soit pour l'homme ou bien la femme, le partenaire incarnerait l'objet primaire étant l'objet maternel. De Neuter précise que « l'amour évoque chaque fois, d'une façon ou d'une autre, pour la femme comme pour l'homme, la représentation inconsciente de la mère » (2007). Nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle, une trop forte emprise maternelle pourrait entraver la vie sexuelle à l'âge adulte parce qu'il y a cette « irruption du maternel. » Cela se traduit à travers une somatisation et de Neuter nous explique qu'une de ses patientes « par cette frigidité particulière, elle restait fidèle à l'amour de son père et obéissante au désir de sa mère » (2007). Cela nous permettrait de comprendre qu'il s'agit d'un contre-exemple de la conception de Dolto étant le fait qu'aimer c'est dans la séparation et non dans la fusion. Nous pouvons estimer que la patiente en question ne serait pas passée par le conflit ou bien l'ambivalence. Dans le cas où il y a eu une rivalité non symbolisée, celle-ci peut être transgénérationnelle dans la mesure où elle est projetée sur le partenaire. Par ailleurs, s'il y a une carence affective maternelle, il y a de fortes chances à ce que sur le plan transférentiel, le partenaire incarne la mère qu'elle aurait voulue avoir. Nous pouvons en déduire, que ce qui favorise la différenciation, l'individuation du sujet et son épanouissement dans le couple c'est le traitement de la haine favorisé par un environnement primaire contenant sans pour autant qu'il ne fasse intrusion.

Nous allons à présent, nous attarder sur la relation fraternelle en nous appuyant sur le concept de « complexe fraternel » (Kaës, 2008). Il serait intéressant de rappeler le mythe d'Hésiode que reprend Jean Pierre Vernant pour mieux comprendre la dynamique de cette relation. Nous retrouvons Gaïa la Terre-Mère universelle qui sans s'unir avec quiconque va enfanter et donner naissance à Ouranos (le ciel) avec qui elle entretiendra une relation intime. De cette union incestueuse entre mère et fils vont naître les titans, les cyclopes, les hécatonchires. Parmi les titans, nous retrouvons Cronos qui va mutiler Ouranos. Il va s'unir avec sa sœur Rhée. Ce dernier, dévore ses enfants mais Zeus parvient à être sauvé par sa mère et devient ultérieurement le roi des dieux sur l'Olympe. Ce mythe mettrait en évidence que ce qui est au fondement de ce monde, c'est le chaos, l'archaïque et le primitif. Nous comprenons que ce qui est au commencement de toute chose c'est la dimension incestueuse dans les relations. « L'archaïque désigne une forme non subjectivée de l'inconscient et des mécanismes de défense. L'archaïque est caractérisé par ses effets de répétition sans transformation » (Kaës, 2008). Nous comprenons au tout début que les frères et les sœurs entretiennent une relation symbiotique indifférenciée. En effet, ils ont tous occupés le même espace psychique, charnel, corporel maternel. Tantôt, il y a une recherche d'unité et de fusion à travers le lien fraternel, tantôt il y a de la rivalité à

cause de la peur d'être remplacé par son semblable. L'élaboration de cette rivalité fraternelle est essentielle pour accepter le fait de ne pas être le seul à être aimé et que chacun a sa place. En effet, cette rivalité non symbolisée peut avoir des répercussions sur le devenir du couple parce que le partenaire pourrait représenter un rival menaçant contre qui nous sommes en constante compétition ce qui provoquerait des angoisses de persécution.

Lorsque l'environnement durant l'enfance n'a pas été suffisamment fiable, que le « moi-peau » est troué, que le dépassement du « complexe d'œdipe » et des « castrations symboligènes » n'adviennent pas, alors la haine et les traumatismes transgénérationnels deviennent difficilement symbolisables. Cela freine l'accès au manque, à l'ambivalence et à la limite ceci causant de nombreuses crises au sein du couple. Qu'est-il possible de proposer aux couples face à des situations les dépassant ?

2.5 Dispositif thérapeutique dédié au couple

Il nous semble important d'aborder la thématique des dispositifs thérapeutiques afin d'appréhender, de métaphoriser ces mouvements de haine transgénérationnels dans le couple qui manquent souvent d'élaboration. Il est vrai qu'il n'y a pas de psychanalyse pure et dure du couple mais la clinique du couple en séance nous laisse voir les mouvements transférentiels qui se rejouent. Avant d'aborder les différentes techniques thérapeutiques, il serait pertinent de parler de l'inconscient du couple ou bien en d'autres mots de la réalité psychique conjugale en nous inspirant des concepts de René Kaës. Celle-ci est constituée de trois dimensions dont « le groupal » consistant en la réalité psychique commune partagée entre les deux partenaires. Nous repérons la « réalité intersubjective » en liens avec les relations d'objets, les alliances inconscientes, le rapport que chaque membre du couple détient avec le complexe d'œdipe et le complexe fraternel. Enfin, il y a la dimension individuelle intrasubjective et intrapsychique impliquant les conflits entre le Moi et l'objet interne amoureux nommé « objet trauma » (1983) par Green. Nous pouvons alors effectivement faire le parallèle avec l'appareil psychique groupal dont parle Kaës. « La conception de Vincent Garcia (Garcia, 2010) caractérise le couple comme une coconstruction d'un espace spécifique à deux (Garcia, 2007), habité par deux personnalités en liens physique et psychique, dont la rencontre particulière ne doit pas grand-chose au hasard, si tant est qu'elle perdure dans le temps » (Smadja, E et Garcia, V, 2011). D'ailleurs, André Ruffiot parle d'un « appareil psychique conjugal » (1981) favorisant un espace psychique intersubjectif. Il y a alors une mise en commun des fantasmes, idéaux, interdits. Lorsque le couple est toxique, l'espace intrasubjectif et l'élaboration d'un espace intermédiaire fantasmatique rencontrent un obstacle. La cure vise à ce que chaque membre du couple puisse renoncer à la fusion tout en maintenant le lien.

Durant les séances en présence d'un couple, De Neuter suggère d'investiguer le lieu, l'espace au sein duquel circulent les liens psychiques. « Cet espace est un lieu d'où une parole va être émise, celle qui

est adressée aux thérapeutes de couples. C'est aussi un lieu dans lequel des paroles, des signifiants vont être déposés » (De Neuter, 2007). L'espace du couple nous permet d'envisager qu'est-ce que cela pourrait symboliser d'être une femme avec tel homme et inversement. Ce dispositif se distingue de celui de la cure-type divan- fauteuil. En effet, il s'agit d'une psychothérapie en face à face entre le couple et deux thérapeutes. Par conséquent, nous retrouvons les « mouvements transféro-contre-transférentiels » (Freud, 1912) entre les patients et les thérapeutes mais aussi il y a le processus « d'intertransfert » (1982) que met en relief Kaës. Ce mouvement prend en compte le contre-transfert de chaque psychothérapeute sur chaque partenaire mais il met en lumière le transfert qu'il y a entre les thérapeutes eux-mêmes. Ce qui est intéressant d'observer, c'est qu'au niveau du couple thérapeutique nous retrouvons les mêmes mécanismes qui façonnent le couple réel. Tout d'abord, c'est la lune de miel à travers laquelle règne la symbiose laissant aucune place au doute. Lorsque les différences deviennent visibles chez tout un chacun, c'est la désillusion ou bien la crise. La résolution de cette crise aboutira lorsque les deux thérapeutes vont réaliser qu'ils sont complémentaires dans leur altérité.

Autour de la scène psychique du couple vont s'articuler les trois registres dont parle Lacan, le *Réel*, l'*Imaginaire* et le *Symbolique*. Au niveau « imaginaire » (Lacan), De Neuter, nous explique qu'il est essentiellement question des mouvements de projection, d'introjection et d'identification qui se font voir durant les séances de thérapies. De Neuter, évoque le registre « symbolique » dans la mesure où l'ensemble des signifiants qui se déploient au sein du couple permettrait une « écriture poétique » ou bien une « écriture conjugale ». En d'autres termes, les partenaires se parlent et abordent des notions telles que l'amour, la fidélité, l'engagement, la confiance. Cependant, la manière dont chacun se représente ces concepts varient en fonction de leur rapport à l'inconscient qu'ils ont hérité, de leurs histoires et de leurs cultures. En effet, Lacan disait « nous sommes parlés. » Cela signifie que les mots que nous émettons ne proviennent pas de nous, ils ne nous appartiennent pas. Ils sont le résultat d'un héritage. De même, au niveau du registre du Réel (ce n'est pas la réalité extérieure mais l'inaccessible) ce qui est fascinant c'est de voir comment le désir de chacun est animé par leurs odeurs respectives, le corps à corps qui en réalité les renverrait à un bonheur perdu inaccessible en lien avec les premiers contacts avec la mère (le corps à corps, le lait maternel).

Selon De Neuter, l'espace de psychothérapie du couple peut être vécu comme une « aire transitionnelle » ou bien une « aire intermédiaire » au sens winnicottien du terme. À travers l'espace de psychothérapie, le couple vit une expérience de partage et de jeu spontané. Ainsi, au même titre que l'enfant qui va pouvoir progressivement saisir que sa mère est un objet externe à lui et qu'il ne la possède pas, les partenaires vont pouvoir élaborer les mouvements de haine. Par conséquent, chaque partenaire va comprendre que l'autre appartient à la réalité externe. Cela favorise l'ambivalence, la renonciation à l'emprise et la différenciation des espaces psychiques. La psychothérapie est un lieu

de transformation psychique permettant à chaque partenaire de prendre conscience que l'un n'est pas une prolongation narcissique de l'autre. De plus, nous pouvons proposer au couple des médiations permettant de figurer les conflits primitifs, les traumatismes ainsi que les mouvements de haines transgénérationnels. Parmi ces médiations, nous avons le génogramme et le spatiogramme (Bengozi, 1982). L'un permet de mettre en évidence une rupture au niveau de la filiation. Tandis que l'autre, consiste en une technique picturale ou plastique. Chaque membre du couple se représente l'espace habité de sorte à pouvoir donner forme aux angoisses d'intrusion, de persécution et de lever les secrets de familles inavouables.

Par ailleurs, nous pouvons recommander au couple d'entreprendre un dispositif psychodramatique consistant en une improvisation théâtrale. Des scènes de ménages peuvent être rejouées non pas dans le but d'une réplique à l'identique mais dans un objectif de création, de transformation de cette scène en un événement qui fasse sens pour changer d'itinéraire. Le psychodrame est proposé au sein de la clinique du couple lorsque les partenaires ne sont pas en mesure de verbaliser leurs soucis de couple et d'élaborer les raisons du blocage. Le psychodrame permettrait de donner formes aux difficultés inconscientes que traverse le couple. Ce dispositif thérapeutique n'a pas uniquement pour visée de permettre aux sujets l'expérimentation des situations nouvelles mais dans le contexte du couple, il a aussi pour but l'inversion des rôles. S'il s'agit d'un couple hétérosexuel, alors l'homme jouera le rôle de la femme et cette dernière celle de son partenaire. Dans le cas d'un couple homosexuel, la femme prendra la place de sa partenaire et inversement, et l'homme prendra la place de son partenaire et vice versa. Cela aiderait le couple à mieux comprendre les affects, les projections et les mécanismes de défense de son ou sa partenaire. Il est vrai que dans ce contexte, nous ne parlons pas de cure type mais de clinique du couple. Néanmoins, il serait tout à fait intéressant de nous attarder sur la citation de Moreno en s'adressant à Freud, lors d'une conférence à Saint-Anne reprise par Marika Bourdaloue. « Je commence là où vous vous arrêtez, vous rencontrez les autres dans le cadre artificiel de votre cabinet ; je les rencontre chez eux dans leur milieu habituel. Vous analysez leurs rêves, j'essaye de leur insuffler le courage de rêver encore » (Bourdaloue, 2023). Nous pouvons comprendre que le couple traversé par une haine non symbolisée à cause d'une transitionnalité en souffrance bénéficierait du psychodrame.

Ce dispositif thérapeutique est là pour les aider à rêver, imaginer et ainsi comprendre ce qui est au fondement de leurs différences et de leur subjectivité. Mais aussi, nous pouvons évoquer la thérapie à médiation artistique qui pourrait correspondre à une bonne prescription pour les problèmes de couples. Effectivement, cela favoriserait la sublimation de la haine lorsque le registre verbal demeure insuffisant. La thérapie à médiation artistique favoriserait la production d'un chef d'œuvre qui s'inscrit dans un cadre. Les dispositifs à médiations permettraient de relancer une intense activité créatrice qui va permettre une réélaboration de l'espace psychique du couple accueillant les

mouvements de haines symbolisés et les mouvements d'amour. L'amour est une occasion de transformation. De Neuter évoque des artistes et des littéraires pour illustrer cette dimension créative de l'amour. « Pensons par exemple à Pablo Picasso dont l'œuvre reprend son essor à chaque nouvelle liaison ; à Auguste Rodin aussi, dont l'œuvre est revivifiée et transformée par sa rencontre amoureuse avec Camille Claudel, et à Émile Zola qui renaît et dont l'œuvre s'épanouit à 40 ans grâce à la rencontre de sa seconde compagne » (De Neuter, 2007). La thérapie à médiation permettrait alors de renouveler la rencontre amoureuse. Ce qui permet à un médium d'avoir une fonction thérapeutique c'est que selon Roussillon, il doit être « attracteur » (permettre la neutralité), « condensateur » (le recours à la médiation doit faire sens pour les patients) et « révélateur » (favoriser une réédition des situations du passé) du transfert. Cela pourrait aider chaque membre du couple à comprendre comment leurs conflits, leurs traumatismes et leurs relations avec les premiers objets d'amour s'entremêlent et se confondent dans le lien conjugal.

3. Objectifs, Problématiques et Hypothèses

3.1 Les Objectifs

Il y a plusieurs objectifs qui découlent de cet article. Tout d'abord, il s'agit de montrer que la haine est un sentiment indispensable dans la structuration des relations de couple. De même, il sera question d'étudier l'impact de la projection de conflits non résolus dans le lien parent-enfant sur le devenir du couple à l'âge adulte. De plus, une attention sera accordée à l'importance de la castration symbolique dans la structuration des relations de couple. Nous verrons également, de quelle manière pourrait se rejouer la rivalité œdipienne et fraternelle chez le sujet avec ses enfants une fois en couple.

3.2 Problématiques

Problématique générale : En quoi l'élaboration de la haine permettrait-elle une maturité psychique et affective au sein du couple ? Dans le cas contraire, lorsque la haine fait trauma qu'advient-il du couple ?

À travers cette problématique générale, il y a plusieurs questions qui peuvent en découler. En quoi la symbolisation de la haine favoriserait l'accès à l'ambivalence au sein du couple ? Donner du sens à la haine permettrait de réduire le clivage en ne considérant pas l'objet comme totalement bon ou mauvais. Il peut être aimé même s'il y a une déception ou bien un désaccord. Comment l'élaboration de l'absence à travers la transitionnalité influence-t-elle le devenir du couple ? Grâce à un environnement suffisamment bon, le sujet va être capable d'intérioriser des représentations sécurisées pour s'ouvrir au monde extérieur et percevoir l'objet comme différent. Cela joue en faveur de l'épanouissement du couple ultérieurement parce que l'amour c'est accueillir la différence de son

conjoint. De quelle manière la solidité ou bien la fragilité du « Moi peau » façonne-t-elle les différents modèles du couple ? La manière dont se construit l'enveloppe corporelle du sujet influence son fonctionnement psychique. S'il se situe sur un versant névrotique, psychotique, état limite ou pervers, cela n'est pas sans conséquence sur le devenir du couple. Dans la névrose, il est question d'un registre œdipien, dans la psychose il est forclusif. Dans les états limites, le registre du couple est anaclitique. Dans la perversion, le couple se situe au niveau d'un registre sadomasochiste. Pourquoi l'intégration de la castration symbolique est-elle cruciale dans la construction du couple ? C'est grâce à la castration symbolique que le partenaire va être considéré comme un sujet à part entière sans en faire sa possession tel un objet fétiche. Quels sont les dispositifs thérapeutiques que nous pourrions proposer à un couple traversant une crise ? Nous pouvons proposer dans le cadre de la clinique du couple, des séances à deux en face à face, un psychodrame de couple ou bien une thérapie à médiation artistique pour une tentative de symbolisation de la haine.

3.3 Les hypothèses

Hypothèse générale : La symbolisation de la haine à travers les mots en thérapie permettrait l'acceptation de la différence et l'intériorisation du manque pour accéder à une maturité psychique et affective.

- **Hypothèse 1 :** Donner du sens à la haine dans le couple face à une déception d'incomplétude permettrait d'accepter de ne pas faire « 1 » avec le partenaire. Cela est en grande partie influencée par un « moi peau solide ». Dans le cas contraire, il y a une situation d'emprise ou bien une prolongation de l'état de passion.

- **Hypothèse 2 :** Un environnement suffisamment bon permettant le déploiement d'une aire transitionnelle soutenant l'autonomie et la subjectivité du sujet favorisant une maturation dans le couple sinon, une relation mère-enfant sur un versant anaclitique pourrait se répercuter dans la vie de couple.

- **Hypothèse 3 :** Lorsque le partenaire refuse l'idée de ne pas être le seul objet cause de désir de sa femme cela implique une confusion des générations avec les enfants induisant à une rivalité œdipienne et fraternelle. Il n'incarne plus alors la loi symbolique.

- **Hypothèse 4 :** Le dispositif thérapeutique face à un couple en crise permettrait au sujet de mieux comprendre ses traumatismes transgénérationnels le piégeant dans une identification à un modèle de couple parental toxique qui peut être aliénant afin de s'en libérer et de devenir sujet de son propre désir.

4. Méthodologie

Dans une perspective psychanalytique, nous allons recourir à une méthode qualitative consistant en la compréhension de quelques études de cas portant sur des couples. Nous aborderons quelques séquences de séances relevant de l'entretien clinique à main nue. Nous essayerons de mettre en lumière une approche clinique d'un personnage très connu s'appelant Madame Bovary. Ainsi, nous essayerons d'appréhender son rapport au couple, à la passion, la haine et l'amour.

4.1 Étude de cas numéro 1

4.1.1 Les problématiques rencontrées au sein du couple

Nous allons aborder le cas d'un premier couple constitué de Tarek âgé de 31ans et Léa qui a 29ans. Tarek est ambulant et Léa est actuellement étudiante. Elle a travaillé jadis, dans le secrétariat ainsi qu'en tant qu'animatrice. Ils viennent consulter pour des soucis qu'ils rencontrent dans leur quotidien de couple. Léa semble imposante durant la séance, elle n'hésite pas à prendre la parole pour commencer à se plaindre de son partenaire. Elle reproche à Tarek de ne pas s'affirmer, de la laisser tout gérer et dominer dans le couple. Léa n'arrive plus à supporter son silence, son visage dépourvu d'émotions d'après ses dires. Elle avoue durant la séance qu'il est complètement insaisissable, qu'elle n'arrive pas à le comprendre, ni à savoir ce qu'il veut, ce qu'il attend d'elle. Elle se plaint notamment du blocage de son conjoint au niveau des rapports sexuels. Pendant ses prises de paroles, elle est complètement agitée contrairement à son partenaire qui a adopté un ton calme lorsque c'était son tour. Il verbalise le fait qu'il a le sentiment de vivre dans une relation mère-enfant même si de base, il affirme aimer avoir l'ascendant. Cependant Tarek, se contredit en laissant sous-entendre qu'il appréciait la soumission. D'un autre côté, il dit que lors de leur rencontre sa compagne aurait cherché à le sauver mais lui insiste en séance qu'il veut « juste vivre. » Il est possible de comprendre qu'il n'a pas besoin qu'on lui dise ce qui est bon pour lui.

4.1.2 Contexte familial

Afin de comprendre ces querelles de couples qui depuis la surface visible de l'iceberg sembleraient anodines, il est essentiel de retracer l'histoire familiale de chaque partenaire. Ces derniers étaient cultivateurs propriétaires. Ils travaillaient beaucoup et par conséquent, ils n'ont jamais pu prendre le temps pour discuter avec lui. Sa mère avait du mal à exprimer ses sentiments. Tarek pense que sa mère cuisine pour montrer son amour. De plus, son père a connu les deux grandes guerres mondiales et sa mère la deuxième. La grand-mère maternelle s'est suicidée car elle était malheureuse à cause de son mari qui ne s'occupait pas d'elle. Tarek n'a pas appris à avoir un contact physique donc il a

recours à un contact intellectuel. Quant à Léa, ce n'était pas une enfant désirée parce que son père voulait un garçon et sa mère lui en a voulu d'être arrivée au monde. Sa mère était issue d'un milieu très pauvre et elle a viré le père car elle estimait qu'il l'empêcher de s'élever socialement comme elle le désirait. La mère de Léa voulait oublier ses origines. Elle s'est remariée et elle a mis sa fille à la porte à l'âge de ses 16ans.

4.1.3 Interprétation clinique

En ce qui concerne le blocage au niveau des rapports sexuels, nous pouvons nous demander si cela serait en lien avec la question de « l'irruption maternelle » (De Neuter, 2007) qui fait intrusion. En effet, entretenir un rapport sexuel convoquerait la reviviscence de la « scène primitive » (Freud). Il y aurait cette angoisse d'être regardé par l'« Autre maternel » (Lacan) durant l'acte considéré comme une transgression. Il y a cette idée d'être regardé, épié à son tour pour avoir refusé la castration en ayant été témoin de cette scène primitive qui est à l'origine de sa conception. Tarek aurait un blocage peut-être parce qu'il aurait été témoin de cette scène que cela soit sur le plan fantasmatique ou bien au niveau de la réalité extérieure. Il y aurait cette angoisse de castration qui émanerait de cet interdit de l'inceste. Cela traduirait alors l'incapacité de faire le deuil psychique de la mère dans le sens où l'absence et la séparation ont pu être intériorisées. Dans le cas de Tarek, nous pouvons constater que durant son enfance, il n'y a pas eu de contacts physiques, ni beaucoup de discussion avec ses parents dont notamment sa mère. Cela nous mène à nous interroger sur si elle a pu ou pas remplir son rôle de « mère normalement dévouée » pour reprendre les termes de Winnicott. Nous pouvons partir du postula, que Tarek aurait souffert d'une trop grande absence ayant pu vraisemblablement aboutir à une carence affective. Nous avons le sentiment que par moment ce dernier chercherait à retrouver une mère avec qui il souhaiterait entretenir une relation symbiotique à travers Léa au même titre que l'enfant qui aurait besoin de consistance, « d'un sentiment continu d'être » et de se sentir vivant durant la « phase de préoccupation maternelle primaire » (Winnicott). Il y aurait probablement une angoisse de perte de l'objet ainsi que celle de son amour qui est transgénérationnelle. Effectivement, la mère de Tarek a perdu sa propre mère qui a mis fin à ses jours. Le décès de la grand-mère peut avoir été vécu comme une séparation brutale par la mère du jeune homme. Il se pourrait également, qu'il y ait des mouvements de haine à l'égard de la défunte pour l'avoir abandonnée. Par conséquent, l'angoisse de séparation transmise de la mère à Tarek témoignerait d'une tentative de renouage impossible avec la figure maternelle. Il nous est alors possible de comprendre que la non-élaboration de la haine et de la perte dans la relation mère-fils pourrait se répercuter sur la relation que Tarek va entreprendre avec sa compagne. D'ailleurs, en séance ce jeune homme souligne très clairement qu'il a le sentiment d'être dans une relation mère-enfant.

Dans le cas de Léa, nous pouvons nous apercevoir également que la relation qu'elle entretenait avec sa mère et ses parents n'est pas sans conséquence sur le devenir de son couple avec Tarek. Au fil du discours en séance, nous avons cette impression qu'elle tient la cadence au sein du couple parce qu'il s'agirait de la manière qu'elle a trouvée pour s'exprimer en tant que sujet. Par moment, ce qui animerait son désir ce serait la soumission de Tarek. Il y aurait une sorte d'emprise parce qu'en faisant un saut dans son passé nous découvrons que Léa n'était pas une enfant désirée. En effet, son père désirait un garçon et sa mère ne voulait pas du tout d'elle, elle lui en a voulu dès sa naissance. D'emblée, elle était soumise au désir de son père étant celui de devoir être un garçon et à celui de sa mère étant celui de ne pas être là, de ne pas exister. Pour reprendre Dolto, elle n'aurait pas été respectée en tant que « sujet de son propre désir. » De plus, le père a été évincé par la mère parce que selon cette dernière il l'empêcherait de s'élever socialement. Nous pouvons alors imaginer, qu'il y a eu une mise à mal de la « métaphore paternelle » et du « Nom du père » parce que vu le contexte familial la fonction paternelle n'est pas introduite dans le langage maternel. Léa aurait grandi sans repères fiables. Au-delà de la présence physique, la mère n'a pas pu permettre l'émergence de la métaphore, du père symbolique qui permet la structuration du sujet et de sa subjectivité. Nous sentons, qu'elle a été réduite à un objet. Ce qui renforce cette idée c'est que sa mère l'a mise à la porte à ses 16ans telle une vulgaire chose. Nous pouvons nous demander si à ce moment précis, elle se serait sentie comme un « mauvais objet » qui ne méritait pas d'avoir un statut de sujet à part entière. Mais aussi, l'emprise qu'elle semblerait avoir sur Tarek ne serait pas le seul moyen qu'elle aurait trouvé pour ne pas sombrer dans une potentielle mélancolie ainsi que pour faire en sorte à ce que « l'objet a », ne soit pas dans sa poche (Lacan) ? Par ailleurs, nous pouvons aussi nous questionner quant aux angoisses de séparation de Léa. Ce qui pourrait nous mettre la puce à l'oreille, c'est son besoin d'entamer de longues discussions au moment où Tarek est en retard. Le manque d'amour, de tendresse qu'elle semblerait avoir vécu de la part de sa mère menacerait son sentiment d'être et d'exister également selon Winnicott.

Mais encore, les disputes de couple qui ont lieux en pleine séance mettrait en lumière cette désillusion face au « fantasme de peau commune » dont parlait Anzieu. André comte-Sponville insiste sur l'idée que l'autre va inévitablement nous décevoir parce que comme le souligne également Lacan la complétude est une illusion. Il serait intéressant de faire un parallèle entre cette séquence et le discours de l'hystérique. Effectivement, Léa pose cette question à Tarek « qu'est-ce qu'une femme » comme l'hystérique qui attribue au psychanalyste ou bien à son partenaire une place de « grand Autre » (Lacan), de maître. Elle chercherait à absolument combler le désir de l'Autre incarné par le partenaire. En d'autres termes, elle demande ce qu'il désire mais lui-même étant « sujet castré » (Dolto) ne peut pas répondre à cette question car son désir est fuyant. Il est lui-même structuré par le manque. L'absence de réponse de Tarek et la colère de Léa mettrait en relief cette idée. Ces phrases prononcées

par Léa sont très poignantes. « Tu me tues Tarek ! » « Tu ne cours pas après quelque chose ? » Ces phrases témoigneraient de l'éternel insatisfaction du désir de Léa. De même, lorsque Tarek dit que Léa voulait le sortir de ses problèmes et que lui souhaitait juste vivre, cela pourrait faire échos avec la vision que porte Lacan sur l'amour. « Aimer c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas » (Lacan). Léa aurait peut-être aimé que quelqu'un la prenne sous son aile tout comme elle essaye de faire avec Tarek.

Enfin, en dépit des angoisses d'abandon, d'une certaine carence que les deux partenaires auraient subie car ils n'auraient pas vécu dans un « environnement suffisamment bon » (Winnicott), ils ne sembleraient pas être dans les agirs pour remplir un vide. En effet, Tarek cuisine pour exprimer son amour et Léa apprécie tout particulièrement la danse. Nous en venons à nous demander s'il s'agirait d'une tentative de sublimer les mouvements de haine.

4.2 Étude de cas numéro 2

4.2.1 Motifs de la venue du couple

Nous recevons un couple d'une soixantaine d'année dont l'époux a déjà deux enfants d'une première union et deux enfants avec sa seconde femme. La famille de Madame est intervenue dans l'installation du couple au sein de cette demeure. Cependant, le mari voulait ses repères à eux et non l'aide de la famille de sa femme car il ne s'est jamais senti chez lui. Il voulait déménager mais s'ils vont vendre la maison, l'argent obtenu sera celui de sa femme vue que le domicile lui appartient. De même, il lui reproche cette présence familiale. Il se sentait comme un étranger rejeté. Depuis des années il réalise des activités en solo tandis que la mère n'arrive pas à lâcher prise avec sa fille. Cette dernière est demandeuse, car elle n'arrive pas à faire seule ses devoirs. Le quotidien a déclenché des crises de colère chez le mari. Le couple vient consulter après une énième scène de ménage ayant mené l'époux à quitter le domicile conjugal. Monsieur reproche à madame d'être plus mère que femme. Il a besoin qu'on soit tactile avec lui, qu'on lui fasse des câlins. Il dit même « je ne lui en veux même pas d'avoir pris du poids. » La femme quant à elle, se plaint que son époux ne l'accepte pas pour ce qu'elle est du fait qu'elle soit en charge de tout dans la maison et qu'elle s'occupe des enfants. Elle estime, qu'il ne pense qu'au rapport sexuel alors que pour elle les câlins et les « gâtés » suffisent. Toutefois, quand il est gentil elle veut bien. Il avait auparavant des conquêtes et revenait le soir à la maison. À l'heure d'aujourd'hui, cela fait deux mois que Monsieur ne dort plus dans le domicile familial mais les rapports sexuels sont maintenus. Mais sur le long terme, ce n'est pas une vie de famille malgré l'épanouissement de la vie sexuelle. Au bout de la quatrième séance, le conjoint rentre chez lui mais n'est pas satisfait. La séparation fait qu'ils se retrouvent dans de bonnes conditions mais Madame craint que le quotidien les rattrape.

4.2.2 Interprétation clinique

Ce couple semblerait refléter un cas non isolé parce qu'il exprime une détresse commune que rencontrent les partenaires face à la désillusion de l'image parfaite de l'amour et de la passion imposée par la réalité du quotidien. Parmi les quatre issues du devenir du couple face à une crise d'après Anzieu, celui-ci n'a pas mené à une rupture totale mais à l'introductions de tiers au sein de la relation. Effectivement, l'époux avait des conquêtes pour satisfaire ses désirs sexuels et revenir à la maison. André Comte-Sponville disait que de manière générale les hommes préféraient avoir une vie sexuelle sans amour contrairement aux femmes qui prioriseraient les sentiments amoureux au détriment de la sexualité. Cela est prouvé à travers ce cas lorsque l'époux explique que « tous les hommes ont des besoins » et que pour elle « faire des câlins » c'est suffisant. Nous avons le sentiment qu'il y aurait une relation- mère enfant dans la mesure où c'est elle qui est responsable de tout. Elle a même recours à un vocabulaire régressif quand elle parle de faire des « gâtés. » Il y aurait alors une confusion des générations avec ses propres enfants. C'est comme s'il devenait leur frère au lieu d'occuper un statut de père. Par conséquent, il y aurait une double rivalité qui se rejouerait à la fois œdipienne et fraternelle. Il réalise en effet qu'il n'est pas le seul objet a de sa femme. C'est à dire, le seul à être la cause du mouvement de son désir car son attention va être portée sur d'autres centres d'intérêts dont les enfants. D'un autre côté, nous avons le sentiment qu'elle infantilise son époux lorsqu'elle dit par exemple « s'il est gentil je veux bien » tel un enfant qui doit bien se comporter pour obtenir une récompense. Elle dit également « je veux voir s'il est capable de ne pas aller sur du sexuel » mais lui c'est ce qu'il recherche justement. Il chercherait désespérément à incarner un sujet désirant alors que sa femme le réduit à un statut d'objet désexualisé.

Mais aussi, il y a toute la famille maternelle qui intervient dans les domaines du quotidien. Il y aurait une sorte d'intrusion plaçant la compagne en tant que mère toute puissante. Par conséquent, nous avons l'impression que le conjoint n'incarne pas un père symbolique, celui de la loi, la « métaphore paternelle », du « Nom du père » (Lacan). Il y aurait une difficulté pour le père de jouer un rôle tiers. Nous pouvons remarquer cela en ce qui concerne le rapport de sa femme avec sa fille qui a « besoin d'elle. » Nous pouvons constater qu'elle garde sa fille dans une position anaclitique, de dépendance. Les difficultés scolaires pourraient s'expliquer par un frein au niveau de la tiercisation et la transitionnalité jouant un rôle fondamental dans l'élaboration de la curiosité favorisée par ce que Lacan nomme la « pulsion épistémologique » (Lacan). Mais aussi, ce qui constituerait en un obstacle dans le rôle du père en tant que tiers c'est qu'il n'arrive pas à concevoir un couple parental. Nous avons l'impression qu'il a cette idée de vouloir maintenir indéfiniment cette illusion de « peau commune » dont parle Anzieu. Il ne semblerait pas se faire à l'idée que sa femme ne puisse pas le combler entièrement.

4.3 Cas clinique numéro 3

4.3.1 Le parcours thérapeutique de Mme X

Mme X est âgée de 32 ans. Elle se rend chez nous dans le but de sauver son couple. En effet, cette dernière affirme que sa relation avec son mari est empoisonnée par des séquelles et des blessures dues à son enfance. Mais aussi, sa relation conjugale est affectée par la perception du couple qu'elle s'est forgée à cause de ses parents. De plus, elle qualifie les couples au sein de sa famille de « couples dégoûtants » transgénérationnels. Mais également, elle révèle au psychanalyste qu'elle est une fille dégoûtante comme sa mère lui répétait toujours. Mme X semblerait incarner ce signifiant « dégoûtante » depuis sa petite enfance. Sa mère ne l'appelait jamais par son prénom qui lui est essentiel pour l'inscription de l'enfant dans l'ordre symbolique. En ce qui concerne Madame X, elle va devoir écrire son histoire à partir de ce signifiant. Madame X face à son mari incarnerait « la dégoûtante. » De plus, elle souffre d'un vaginisme et d'un refus de la sexualité. Nous pouvons mettre en lumière ces difficultés à travers ses propos : « quand je me regarde dans le miroir, je me perçois sale, non désirée, je sens une odeur perçante qui m'encercle, qui me détermine et détermine mon champ et mon moi. » En lui demandant, lors d'une séance comment perçoit-elle son vagin, elle nous répond : « c'est verrouillé, c'est humide à l'intérieur, comme si c'est un lieu obscur qu'on ne peut pas entrer et ça pue. » Ce vaginisme n'est-il pas un mécanisme de défense pour éviter l'angoisse du rejet qui la menace mais cette fois-ci le rejet émanerait de son Moi ? Ce vaginisme était la manifestation de sa haine contre elle-même, sa destructivité contre son féminin et son agressivité latente contre l'homme. En tant qu'une image spéculaire et construction symbolique aliénante, le prénom « dégoûtante » ne prédétermine-t-il pas Mme X. L ?

Toutefois, après des mois d'analyse, il y a quelque chose de différent qui se produit à travers le récit d'un rêve qu'elle a fait. Elle évoque une certaine madame Y à travers son rêve. Voici ce qu'elle nous raconte : « cette chanteuse représente pour moi le symbole de la femme intelligente et séduisante, on peut être les deux. Non ? Elle a oublié son sac de valeur (une marque de Dior) chez moi. Je l'ouvre et je mets mes mains, ça sent le tissu doux et le velouté. J'y avais trouvé aussi des lunettes, je les ai mises. » Elle rajouta que « ce sac a un goût raffiné. » Depuis, Mme X commence à valoriser son vagin (Dior, d'or...), à le toucher et sentir le tissu velouté. C'est un lieu qu'elle commencera à découvrir avec des lunettes, un regard non dégoûtant. Peu à peu, elle commence à éprouver du désir à l'égard de son féminin. Ce sac vaginal dévoilait la découverte d'un désir interdit et refoulé. Nous avons l'impression que lors de ce travail analytique, Mme X a commencé à prendre conscience de ses traumatismes archaïques. C'est ainsi qu'elle parvient à passer du statut de la fille « dégoûtante » à la femme qui a « des- goûts – tant »

4.3.2 Interprétation clinique

Les relations que nous partageons avec nos premiers objets d'amours (les instances parentales) de façon inconsciente viennent façonner nos relations de couples. Nous comprenons alors qu'il y a des mouvements transférentiels dans la mesure où les partenaires vont tenter de revivre des expériences de leur enfance au sein du couple. Ils essaieraient de trouver ce qui n'est pas advenu durant leurs relations précoces. Surmonter une crise de couple ou bien des conflits dépend énormément de la qualité de l'environnement dans lequel tout un chacun a évolué. Dans le cas où il s'agit d'une « mère normalement dévoué » qui survit aux attaques de son enfant sans appliquer de représailles selon Winnicott, le sujet va pouvoir intérioriser des représentations maternelles sécurisées. En plus, il va pouvoir élaborer une transitionnalité qui va jouer en faveur de son investissement dans le monde externe. Le stade du miroir tel que décrit par Lacan est essentiel surtout en ce qui concerne le fait de nommer l'image de l'enfant pour sortir de la symbiose et accéder au symbolique. Il est également important qu'ultérieurement, il y ait l'opération de la « métaphore paternelle » pour que l'enfant ne soit pas englouti dans le désir de « l'Autre maternel » (Lacan). Cela permettrait alors, d'éviter toute forclusion et entrée dans la psychose. Sinon comme il nous semblerait pour Madame X, il y a un risque de développer une mélancolie. C'est ainsi, que nous comprenons que l'amour c'est accepter le manque dans « l'Autre maternel » qui va s'incarner dans notre relation avec notre partenaire. Nous entendons qu'il faut renoncer à l'espoir de retrouver l'objet perdu et manquant d'emblée parce que l'absence du manque étouffe le désir de vivre. La mère de Madame X ne l'appelait pas par son prénom. Nous pouvons envisager que la mère n'aurait pas nommé l'image de Madame X, étape fondamentale pour que l'enfant advienne sujet en accédant au symbolique selon Lacan. De plus, le fait qu'elle soit assimilée au mot « dégoûtante » cela ferait échos avec « l'identification à l'objet déchet » selon Freud. Dans sa famille nous parlons également de « couples dégoûtants. » Nous pouvons alors comprendre que la fille tout comme la mère s'identifierait à « l'objet dégoûtant. » Il y aurait alors peut-être une mélancolie transgénérationnelle. Un « environnement suffisamment bon » (Winnicott), c'est ce qui permettrait dans le futur, dans nos relations de couple de passer de la passion reflétant l'illusion de faire un avec le partenaire à l'amour correspondant à l'acceptation de la désidéalisée. Dans le cas contraire, si l'environnement présente des carences sévères cela impliquerait une confusion entre le dedans et le dehors, le conscient et l'inconscient et donc le sujet peut connaître des angoisses d'empiètement. Par conséquent, il va recourir au clivage car il considérerait que tout ce qui proviendrait de l'extérieur est un mauvais objet mais en même temps il est très dépendant et développe des angoisses de perte de l'objet. C'est ce qui se manifeste à travers les scènes de ménage dans le couple après l'étape de la lune de miel parce que les disputes sont interminables. C'est destructeur mais pour autant les partenaires ne se séparent pas. Lorsqu'un couple fait face à des difficultés, les thérapies individuelles ou bien de couple sont proposées.

Le dispositif thérapeutique par son cadre (lieu – durée – fréquence hebdomadaire - les honoraires – la spontanéité – la ponctualité) apporte un sentiment de sécurité parce que cela apporte de la consistance et de la contenance. On pourrait dire, qu'en passant du statut de femme « dégoûtante » à femme avec « des goûts tant », c'est à dire qu'elle aurait le droit à plusieurs sources d'identifications. Il y aurait une rupture au niveau de ce qui semblerait être une « compulsion de répétition » (Freud, 1920) étant celle du schéma d'être « dégoûtante » faisant échos avec les « couples dégoûtants. » Nous nous questionnons sur le changement qui a opéré en analyse. Il se pourrait que le thérapeute ait pu jouer un rôle de « mère suffisamment bonne » en apportant du *holding*, en survivant aux attaques de la patiente de sorte à ne pas lui imposer de représailles (Winnicott). C'est à dire, de ne pas prétendre savoir plus que le sujet lui-même et donc pour l'analyste de ne pas imposer ses interprétations vis à vis de Madame X. Le thérapeute a probablement gardé une posture de « maître supposé savoir » et non pas de celui qui prétend détenir la vérité. Cela nous permettrait de comprendre comment Madame X a pu progressivement passer du statut d'objet perdu de sa mère qu'elle semblerait incarner au statut de « sujet de son propre désir » en devenir. Madame X semblerait peut-être pouvoir s'identifier à d'autres figures que celle de la mère en commençant par l'analyste. Il se pourrait que l'analyste ait exercé la « fonction alpha » (Bion, 1967), c'est à dire d'accueillir les sentiments de « terreurs sans nom » (1967) pour les rendre plus tolérables. C'est ainsi que la capacité de fantasmer et de rêver est ravivée dans le cas de Madame X.

4.4 Le cas de Madame Bovary et de son époux

Le fonctionnement psychique de Madame Bovary est très riche et complexe et nous pouvons l'aborder au travers de diverses approches.

4.4.1 Madame Bovary un archétype du désir insatisfait de l'hystérique

Le cas de madame Bovary viendrait illustrer cette insatisfaction du désir chez l'hystérique dont parle Lacan dans la névrose. Ce qui permet de maintenir ce désir, justement c'est de ne pas le satisfaire. L'histoire de Madame Bovary est le miroir de ce que subirait de nombreuses femmes de son époque et même peut être à l'heure d'aujourd'hui. « Tout ce qu'on invente est vrai, sois-en sûre. La poésie est une chose aussi précise que la géométrie [...] Ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même » (Flaubert, 1853). Avant d'aller plus loin dans l'analyse, nous allons faire un bref résumé de ce roman éponyme et du cas de Madame Bovary. Emma Bovary épouse Charles Bovary qui est un mari aimant mais qu'elle trouve médiocre. Cette dernière, en effet, se lasse très vite de la banalité du quotidien et tente d'y échapper coûte que coûte. Elle fait alors la rencontre de Rodolphe un aristocrate libertin dont elle tombe sous le charme. Madame Bovary commet alors un adultère en entretenant une relation intime avec Rodolphe. Mais

aussi, elle entretient une relation extraconjugale avec Léon qui est clerc de notaire. Madame Bovary ne pensait qu'aux satisfactions éphémères sans penser aux répercussions de ses agissements sur le long terme jusqu'à mettre en péril sa réputation et celle de sa famille. De plus, Emma menait un train de vie luxueux de façon totalement irréaliste jusqu'à cumuler des dettes exorbitantes. C'est ce qui l'a plongée dans une sombre dépression ainsi que dans une détresse profonde. Le dénouement du récit se termine par le suicide de Madame Bovary.

Madame Bovary pourrait témoigner d'un très bon exemple quant à ce « désir insatisfait de l'hystérique » (Lacan) parce qu'elle semble essayer de combler le désir de son partenaire mais sans succès. L'hystérique recherche un « grand Autre » (Lacan) représentant le maître détenteur du savoir et cet Autre peut être incarné par le psychanalyste ou bien par le partenaire. Néanmoins, dans le cas de Charles Bovary, ce dernier ne semble pas symboliser ce grand Autre en possession du savoir parce qu'il ne transmet pas d'émotions, ni de nouveautés. Elle avait ce désir d'apprendre à travers son époux mais Charles n'était pas en mesure de lui offrir cela. Madame Bovary avait l'impression que son mari ne désirait rien et cela la frustrait du plus profond de son être. Nous pouvons reprendre les propos de Jean Marie Fossey décrivant Charles Bovary aux yeux de sa femme. « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et ses idées de tout le monde y défilant dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. » Il ne semblait avoir aucune maîtrise et être dans la soumission. Nous pouvons faire un parallèle avec le couple de Léa et Tarek qui se disputent en pleine séance lorsque cette dernière lui dit « Mais tu cours bien derrière quelque chose non ?! » Nous nous demandons si tout comme Madame Bovary, Léa est exaspérée à l'idée que Tarek ne semble pas mener une quête, pour aller à la rencontre de son désir.

Par conséquent, Madame Bovary va aller à la recherche d'autres figures incarnant « le maître » (Lacan) dont Rodolphe et Léon. Néanmoins, l'Autre est défaillant parce qu'il ne va pas pouvoir lui apporter la réponse qu'elle recherche. Nous constatons cela à travers l'œuvre de Flaubert lorsqu'Emma ruinée à cause de ses dettes, elle demande de l'aide auprès de Rodolphe qui la rejette. Lorsque Lacan nous révèle qu'« il n'y a pas de rapports sexuels » dans le sens où nous ne pouvons pas combler qui que ce soit tout comme le partenaire qui ne peut pas remplir cette fonction, cela s'applique à l'intelligence et au savoir. Nous pouvons alors aboutir à la conclusion qu'il est « maître supposé savoir » au même titre que le psychanalyste et non pas celui qui détient le savoir et la connaissance. Tout au long du récit, Madame Bovary avait cette illusion du prince charmant mais pour être heureux André Comte-Sponville nous dit qu'il faut absolument renoncer à cette idée. Il nous est possible de comparer le désir insatiable du personnage éponyme à celui que nous retrouvons dans le « mythe des danaïdes ». Les danaïdes sont vouées à remplir de manière infinie des tonneaux percés. Il est vrai que nous pouvons nous demander s'il n'y aurait pas un penchant pervers dans la mesure où elle dévalorise et méprise constamment Charles, cependant elle n'en jouit pas du tout. Pour

reprendre les termes lacaniens, contrairement à ce que nous pouvons constater au sein des couples sadomasochistes, « l'objet a », cause de désir du Madame Bovary ne réside pas dans le fait que Charles soit dominé ou bien en souffrance. Son désir ne vibre pas, elle est traversée par l'ennui.

4.4.2 Mélancolie, Identification à la « mère morte » et fonctionnement limite

Dans une autre approche, nous pouvons remarquer une certaine dimension mélancolique chez Madame Bovary qui face à sa fille issue de son union avec Charles ne dévoile aucune émotion, aucun intérêt pour elle. Emma s'exprime même en disant qu'elle est laide. Elle refuse même de la porter. Même si physiquement, Madame Bovary est bel et bien présente, sur le plan psychique elle désinvestit complètement son enfant. C'est pour cela que nous pouvons faire le parallèle avec « la mère morte » (1980) de Green qui à travers son regard incarne le vide. Nous apprenons que cette dernière lors du décès de sa mère Madame Bovary avait fait la demande d'être enterrée dans le même tombeau que celui de la mère. Il y aurait alors une quête d'union avec la mort. Il se pourrait qu'il y ait une symbiose totale du fait d'une identification totale à sa mère défunte. Cela pourrait faire penser au concept « d'empiètement imagoïque » (Ciccone, 1997) dans la mesure où Emma Bovary semblerait être envahie par l'image de sa mère qui est morte. Cela se répercute dans sa relation avec sa fille. Il y aurait alors une sorte de prolongation de l'image maternelle. Néanmoins, d'un autre côté elle vit ses relations extraconjugales avec Rodolphe et Léon de manière très passionnelle. Effectivement, ce vide qu'elle éprouve permettrait de donner la place à un nouvel objet qui viendra la combler. « Paradoxalement, le vide dans sa nature même comprend l'espoir d'un nouvel objet totalement satisfaisant qui viendrait colmater cette béance » (Hussain et al, 2016).

Nous avons l'impression que Madame Bovary veut éternellement vivre dans cette phase de lune de miel et préserver ce fantasme de peau commune dont parle Anzieu. Mais aussi, cette symbiose éternelle qu'elle entretiendrait avec un objet qu'elle a réellement perdu dont sa mère se manifeste dans ses relations amoureuses dans le sens où elle a l'illusion que ses partenaires vont évoluer dans le même état affectif dans lequel elle se trouve. Cependant, il est impossible de retrouver une symbiose parfaite, ce bonheur perdu relatif aux premiers moments de vie dans notre relation avec notre mère. « La symbiose n'est pas un état homéostatique heureux » (Racamier, 1980). Mais encore, nous pouvons constater que le moi de Madame Bovary semblerait fragile. Effectivement, nous pourrions dire pour reprendre les termes d'Anzieu qu'Emma aurait un « moi poreux » car elle ne semble pas pouvoir se fixer un cadre, une limite. Cela se manifeste par son impulsivité. De même, cette absence de bornes se traduirait par des dépenses insatiables et une hypersexualité du fait de ses relations extraconjugales avec Rodolphe et Léon. Il y a une instabilité émotionnelle ainsi qu'une forte irritabilité visible chez ce personnage. Tantôt elle est traversée par une intense colère, tantôt elle est hantée par un vécu de vide la menant vers une décompensation mélancolique qui s'exprimerait par

son passage à l'acte suicidaire à la fin du roman. De plus, nous repérons des traits narcissiques parce qu'elle est dans un surinvestissement du paraître. « Emma particulièrement agissante et impulsive (dépenses, sexualité) ; elle présente une instabilité affective, une réactivité de l'humeur, notamment de l'irritabilité, des colères intenses, un sentiment chronique de vide qui peut mener à une idéation suicidaire. Par ailleurs, son investissement du statut social et du paraître, notamment via l'achat d'accessoires vestimentaires précieux et originaux, dénonce la présence de traits narcissiques » (Hussain et al, 2016). C'est pour cela qu'en adoptant cette lecture, nous pouvons songer à un versant limite- narcissique. De même, la transgression prouve bien l'affaiblissement du refoulement chez Madame Bovary. Les fantasmes d'infidélité deviennent réalité. Nous repérons également une absence totale de culpabilité. Bergeret expliquerait cela en parlant d'une « absence d'instance surmoïque. »

4.4.3 Du couple pervers narcissique et organisation maniaco-dépressive à une chute dans la mélancolie

Ce qui est fascinant chez Madame Bovary, c'est que cette dernière est traversée par une labilité de l'humeur entre dépression (vide interne par moment) et manie (hypersexualité – dépenses excessives – sentiment de toute puissance lors de ses escapades en amoureux). De ce fait, elle entretient une relation passionnelle avec Rodolphe qui va la manipuler et la bernier jusqu'à ce qu'elle sombre dans les problèmes financiers. Selon Hussain et al, Flaubert est un précurseur de l'état maniaco-dépressif et de la perversion affective. Dans la clinique contemporaine nous remarquons que cette configuration du couple pervers narcissique / organisation maniaco - dépressive est bien fréquente. « D'ailleurs, dans notre pratique, la fréquence du couple pervers narcissique/ organisation maniaco-dépressive est très élevée parmi les évaluations psychologiques faites pour l'attribution des gardes d'enfants dans le cadre de séparations litigieuses » (Hussain et al, 2016). Ce qui est d'autant plus particulier chez Emma, c'est qu'elle est très impulsive parce qu'elle peut très soudainement passer d'un état à un autre. Par moment, Emma Bovary éprouverait de l'anhédonie, de l'inertie et un désinvestissement total au niveau de toutes les activités. Tandis que, durant certains moments le personnage éponyme se sent pousser des ailes parce à travers ses nombreuses relations extraconjugales, son hypersexualité, ses dépenses excessives cela ferait écho avec une sorte de délire de grandeur. D'ailleurs, durant cette phase elle s'occupe de sa fille et de Charles notamment lorsqu'elle rencontre Léon. De cette manière, elle existe en adoptant une identité de mère et d'épouse. Meltzer parle d'une « identification adhésive » pour s'adapter aux besoins de l'autre comme alternative, pour se sentir vivante. La satisfaction de la toute puissance dans ce contexte ne semble pas avoir pour objectif de réparer une faille narcissique. En effet, il est question d'intensifier le sentiment d'excitation afin de lutter contre cette angoisse étant celle de ne rien ressentir. Elle ne semble pas avoir des objets internes

suffisamment contenant pour se constituer en tant que sujet d'où la nécessité de rechercher un objet extérieur source d'excitation. Au fur et à mesure du Roman, elle échoue dans sa quête de l'objet extérieur. Par conséquent, elle est à la fois délivrée de ces éprouvés et affects angoissants mais ressent une menace car elle ne sent plus rien. Elle ne court plus derrière le désir ou bien le manque. « L'objet a est dans sa poche » disait Lacan. Il y aurait alors pour donner suite à cet état maniaco-dépressif une décadence dans la mélancolie. C'est la pulsion de mort qui remporte la bataille sur la pulsion de vie. La mélancolie consisterait en une « culture pure de la pulsion de mort » (Freud, 1923).

4.4.4 Personnalité de Charles Bovary

Il nous est intéressant de porter l'attention sur le fonctionnement psychique de Monsieur Bovary. Nous apprenons que ce dernier durant son enfance était couvé par sa mère. Cela nous mène à nous demander si cette phase de « préoccupation maternelle primaire » (Winnicott) dont parle Winnicott semblerait avoir duré beaucoup trop longtemps. De ce fait, une mère beaucoup trop présente empêcherait l'élaboration de l'absence se faisant à travers l'intériorisation d'images sécurisantes permettant la construction d'une « aire transitionnelle » (Winnicott) ainsi que le passage de l'objet interne à l'objet externe. Par conséquent, Charles ne semblerait pas être le sujet de son propre désir parce qu'il se situe dans une position de petit garçon soumis. À travers Emma, il rechercherait à entretenir une relation symbiotique mère-fils plutôt qu'une vraie partenaire. Nous percevons alors chez ce personnage une immaturité psychique et affective parce que pour lui l'amour se résume davantage à des mouvements de tendresse infantile qu'à une quête d'un désir sexuel. Il est affectueux tel un enfant qui chercherait à prendre sa maman dans ses bras mais est très éloigné de la dimension passionnelle qui stimule son épouse. Charles Bovary se situerait au niveau d'un stade préœdipien en-deçà de l'angoisse de castration. Ce qui prédominerait cela seraient des angoisses de types anaclitiques (angoisse de séparation – abandon). Il est vrai que Monsieur Bovary ne présente pas d'instabilité émotionnelle ou bien identitaire alors que cela est courant dans les pathologies borderline. Cependant, nous pouvons par le biais de quelques traits constater un certain versant borderline marqué par la dépendance affective. Par sa soumission et sa passivité il montre qu'il aurait du mal à exprimer sa différenciation. Il projetterait également la suridéation de l'objet maternel sur sa compagne.

En essayant de comprendre la personnalité de Charles Bovary, nous remarquons que cette complaisance, cette position d'infériorité ne convoque pas en lui un éprouvé de jouissance en lien avec la douleur. Il ne s'agirait donc pas d'un « masochisme érogène » (Freud). Cependant, le sacrifice serait un mécanisme de survie pour lui. Il est vrai qu'André Comte-Sponville disait que l'amour ne peut pas être complètement dénué de souffrance. Néanmoins, dans le cas de ce couple on dirait que

la souffrance est le seul élément qui puisse confirmer l'amour. Il ne s'oppose ni aux humiliations, ni aux mépris et aux trahisons de sa femme sans le moindre compromis de sa part. Il mourra de chagrin à la fin parce que sans Emma il ne peut pas exister en tant que sujet en souffrance. Il y aurait dans ce cas un « masochisme moral et féminin » (Freud) parce que pour recevoir de l'amour, il y aurait un prix à payer étant celui de la culpabilité et de la passivité. Par ailleurs, ce refus inconscient de grandir chez Charles Bovary pourrait faire échos avec ce fameux « syndrome de Peter Pan » (Kiley, 1983) selon lequel il y aurait une prolongation de l'immaturité affective n'assumant pas ses responsabilités d'adulte. Il ne veut pas faire face aux conflits. Il rechercherait sa Wendy à travers Emma qui est supposée lui apporter de l'étayage. Il aurait besoin d'une femme ayant « le syndrome de Wendy » (Kiley, 1985) au même titre que la figure de Peter Pan qui est incapable de réellement savoir ce qu'une femme attendrait de lui. « Peter ajoute-t-elle, en essayant d'affermir sa voix, quels sont exactement tes sentiments pour moi ? » C'est ce à quoi répond Peter Pan : « Ceux d'un fils dévoué, Wendy » (Kathleen Kelley – Lainé, 1992, p.104).

5. Analyse des Résultats à partir des études de cas

À travers ces cas cliniques complexes, nous pouvons remarquer que lorsqu'il y a un environnement qui n'a pas été suffisamment bon en lien avec une certaine carence affective ou bien une « phase de préoccupation maternelle primaire » trop prolongée cela joue en défaveur de l'intégration du manque, de la castration afin de comprendre que l'autre partenaire n'entretient pas « une peau commune » car il n'est pas identique. Cette mise à mal est dévoilée à travers les différents couples. Au niveau du premier couple, Léa raconte avoir été mise dehors par sa mère et il semblerait qu'elle n'a pas pu attribuer un sens à cette situation. La haine vis à vis de sa mère n'a donc pas été symbolisée. L'emprise de la mère sur la fille s'est répercutée sur le couple car elle chercherait à prendre toute la place en essayant de posséder Tarek comme seul moyen de reprendre le contrôle sur sa situation passée. Il y aurait alors un refus de différenciation dans un contexte d'emprise comme le souligne la première hypothèse :

- 1 Donner du sens à la haine dans le couple face à une déception d'incomplétude permettrait d'accepter de ne pas faire « 1 » avec le partenaire. Cela est en grande partie influencé par un « moi peau solide ». Dans le cas contraire, il y a une situation d'emprise ou bien une prolongation de l'état de passion.

Nous pouvons constater que la transitionnalité en lien avec un carence affective dans le cas du couple Bovary semblerait en souffrance parce que Madame Bovary est dans les agirs (hypersexualité – relation extra conjugale – dépenses excessives) pour contrer une angoisse de vide ou bien de séparation en conséquence de la perte de sa mère. Monsieur Bovary quant à lui a été trop couvé par

sa mère. Il y aurait alors un état de symbiose durable le maintenant dans un statut d'enfant incapable d'élaborer un espace psychique. Cela freine la transitionnalité, l'empêchant de diversifier ses centres d'intérêts. Il est soumis à sa femme et ne la contredit pas dans quoi que ce soit. Alors, cela témoignerait d'une immaturité psychique. Nous avons le sentiment que Monsieur Bovary rechercherait davantage une mère qu'une femme Madame Bovary présente également une immaturité affective dans la mesure où elle n'a aucune limite et ne s'intéresse pas aux conséquences de ses actes au niveau de la réalité extérieure. De plus, Tarek verbalise très clairement le fait qu'il a l'impression de vivre avec sa mère. De même, lorsque Léa lui dit qu'elle va être obligée d'aller voir ailleurs, cela fait échos avec les paroles d'une maman qui chercherait à punir son enfant s'il ne se comporte pas correctement. Nous pouvons alors estimer que la deuxième hypothèse est cohérente

-2 Un environnement suffisamment bon permettant le déploiement d'une aire transitionnelle soutenant l'autonomie et la subjectivité du sujet favorisant une maturation dans le couple sinon, une relation mère enfant sur un versant anaclitique pourrait se répercuter dans la vie de couple.

Le couple d'une soixantaine d'année semble incarner une relation mère-enfant parce que d'une part l'époux semblerait vouloir garder sa femme que pour lui. D'autre part, cette dernière est très infantilisante avec son compagnon et même la famille de l'épouse semblerait intrusive. Le père occuperait une position horizontale, ce qui l'empêcherait d'incarner la « fonction paternelle. » En se situant au même niveau que ses enfants, le conflit œdipien et la rivalité fraternelle se rejoueraient à cause de la confusion des générations. C'est pour cela que nous pouvons penser à la troisième hypothèse.

-3 Lorsque le partenaire refuse l'idée de ne pas être le seul objet cause de désir de sa femme cela implique une confusion des générations avec les enfants induisant une rivalité œdipienne et fraternelle. Il n'incarne plus alors la loi symbolique.

Il est vrai que dans le cas de Madame X nous ne connaissons pas la tournure qu'a pris l'histoire de son couple. Mais ce qui est certain, c'est que le dispositif thérapeutique à travers le transfert, un cadre contenant et la neutralité bienveillante favorise le changement. En effet elle est passée de la fille « dégoûtante » à la femme avec « des goûts tant. » C'est à dire que c'est devenu une femme qui multiplierait ses centres d'intérêts, qui de ce fait ne serait probablement pas complètement engloutie dans le désir de son époux comme réplique de sa relation passée avec sa mère. Elle semblait être envahie par le désir mort et figé de sa mère. Néanmoins, lors de la cure nous avons peut-être rempli le rôle de rêverie dont parle Bion en symbolisant les angoisses primitives de Madame X sans sidération et en maintenant une présence psychique. Par conséquent, le vide qui semblait engloutir la patiente se serait transformé. Lorsqu'elle commence à embrasser sa féminité, nous avons le sentiment que ce désir mort reprend vie. Ce cas pourrait mettre en lumière la quatrième hypothèse car la thérapie permettrait de mettre le doigt sur une compulsion de répétition.

- 4 Le dispositif thérapeutique face à un couple en crise permettrait au sujet de mieux comprendre ses traumas transgénérationnels le piégeant dans une identification aliénante à un modèle de couple parental toxique afin de s'en libérer et de devenir sujet de son propre désir.

6. Conclusion

Cet article reprend la lecture psychanalytique de l'amour et de la haine élaborée par les grandes figures de la psychanalyse. Freud considère que l'amour et la haine sont intriqués et se manifestent dans le transfert, comme réactualisation des sentiments ambivalents à l'égard des parents, dans la relation de couple ainsi que durant la cure. Ces affects sont également influencés par la libido, qui favorise l'investissement du partenaire, impliquant en même temps des mouvements narcissiques, car le sujet projette son image idéale sur son partenaire. Freud associe aussi l'amour à la passion, impliquant une fusion car le sujet peut se perdre en s'identifiant complètement à son partenaire. En ce qui concerne Klein, elle emprunte la notion d'ambivalence à Freud et la développe à sa manière en expliquant que cet affect conduit à la culpabilité, car détester et aimer le même objet provoque des angoisses de perte et de séparation. Winnicott, quant à lui, explique qu'un moi suffisamment solide construit grâce à un environnement « suffisamment bon » favorise l'intériorisation de l'ambivalence. Selon une perspective lacanienne, l'amour consisterait à offrir à l'objet aimé une partie de soi que nous cherchons nous-mêmes, alors que cet objet n'est pas nécessairement en quête de ce qui nous manque. Lacan apporte une nouveauté par rapport aux autres analystes en établissant une distinction méticuleuse entre la haine et l'amour. En effet, la haine cherche à raisonner, tandis que l'amour ne cherche pas de justification. In fine, le partenaire n'est pas l'objet du désir, mais le médiateur par lequel le désir est mis en mouvement. C'est donc l'intégration de l'ambivalence et de la castration qui favorise une maturité psychique et affective dans les relations amoureuses futures. Le devenir d'un couple dépend ainsi majoritairement de la solidité ou de la porosité du « Moi-peau », selon Anzieu, qui résulte d'un environnement fiable et stable pour reprendre Winnicott. Par ailleurs, l'intériorisation du « complexe d'Œdipe » et des « castrations symboligènes », dont parle Dolto, permet d'intégrer la loi humaine. En effet, accepter des limites et renoncer à la toute-puissance cela structure le couple.

Dans le cas où l'environnement n'a pas été « suffisamment bon » en raison d'une carence affective ou d'une prolongation de la phase de « préoccupation maternelle primaire » provoquant une intrusion durant l'enfance, les relations de couple peuvent être perturbées. À travers le couple de Tarek et Léa, nous avons pu constater que chacun, pour des raisons différentes, n'a pas grandi dans un environnement suffisamment bon : l'un chercherait inconsciemment une mère pour « mener la cadence », l'autre compenserait son impuissance, résultant du rejet de sa propre mère, à travers une

certaine emprise. Dans le cas littéraire de Charles Bovary, ce dernier semble incarner un personnage infantile vis-à-vis d'Emma, et se soumet totalement à elle au même titre que la figure de Peter Pan qui se dévoue totalement à la figure de Wendy en nous inspirant des écrits de Dan Kiley. La solidité du « moi-peau » et de l'environnement primaire de Madame Bovary sont également discutables parce qu'elle semblerait détenir un versant limite narcissique. Effectivement, elle accorde une importance monumentale au paraître et dépasse toutes les limites à travers ses dépenses excessives, ses conquêtes et son hypersexualité. Mais aussi, la non-élaboration de la haine, l'inaccessibilité à l'ambivalence et à la castration aboutissent non seulement à une réactualisation de la relation traumatique parent-enfant dans la relation de couple, mais également à la réémergence de la rivalité œdipienne et de la rivalité fraternelle, telles que décrites par Kaës. Le couple âgé d'une soixantaine d'années semblerait illustrer ce phénomène, car l'époux ne semble pas occuper la position de père et n'incarne pas le « Nom-du-Père » dont parle Lacan ; il se situe au même niveau que ses enfants, qui deviennent ses adversaires, en raison d'une épouse infantilisante à son égard.

Face à un environnement carencé ou intrusif, le dispositif thérapeutique, grâce à un cadre contenant, assurerait « la fonction alpha » dont parle Bion. Il s'agirait de rendre plus tolérables les expériences de « terreur sans nom » en leur donnant une forme plus digeste pour relancer la capacité de rêverie. Mais il s'agit surtout du fameux « désir de l'analyste », décrit par Lacan. Selon Lacan, lorsque nous parlons de ce fameux désir il n'est pas question d'un désir narcissique, personnel, de réparation du sujet ou bien du couple. L'analysant ou bien le couple pourrait accorder une place de « maître supposé savoir » au psychanalyste. Cependant, le rôle de ce dernier c'est d'accepter que ses patients aillent finir par mettre fin à leur parcours thérapeutique. Afin qu'il y ait un changement, le thérapeute doit accepter de ne pas être celui qui détient le savoir afin que le sujet notamment le couple puisse investir sa propre vérité. Le désir de l'analyste consisterait occuper cette place vide de toute intention. Le but serait de donner du sens à la souffrance ainsi que de soutenir le manque sans le combler. Il faut que la cure ou bien le processus thérapeutique puisse mener à une désidentification progressive des patients, des partenaires au thérapeute afin d'être dans la quête de leur désir. « Il s'agit d'un désir particulier, qui n'est pas le désir personnel de l'analyste, mais un désir structuré par la position qu'il occupe » (Lacan, 1962 -1962). Il est alors envisageable d'apporter cette analyse au changement de statut de Madame X, passant de « fille dégoûtante » à « femme avec des goûts », semblant ainsi sur le chemin pour devenir, selon l'expression de Dolto, « sujet de son propre désir. » La cure analytique, aurait permis un certain changement parce qu'après un certain temps elle a commencé à se désidentifier du schéma familial en dévoilant le plaisir nouveau qu'elle éprouve vis à vis de son corps.

Pour conclure il serait pertinent de proposer des dispositifs thérapeutiques à médiation, tels que le psychodrame de couple, permettant à chacun de comprendre les affects de l'autre ainsi que ses

propres projections. La thérapie à médiation artistique pourrait également être envisagée, afin de sublimer les mouvements de haine restés non symbolisés. Enfin, une thérapie familiale psychanalytique peut être indiquée afin de repenser les plaies, les traumatismes des parents, grands-parents projetés sur le sujet. Dans certains cas, lorsque la parole est difficile recourir à des médiations comme le spatiogramme et le génogramme cela permet de rendre verbalisable les secrets de familles relevant de l'ordre de l'indicible. Mais aussi, au sein de la clinique du couple, il est possible de mieux comprendre comment chaque partenaire se représente l'intimité. Cela permet également de donner une forme, un support aux angoisses d'intrusion ou bien de persécution. Dans le cadre d'une thérapie analytique mais aussi dans le contexte de la clinique du couple, il faut accorder une importance à la fonction de l'analyste. Il s'agirait du « désir de l'analyste. » Selon Lacan, lorsque nous parlons de ce fameux désir il n'est pas question d'un désir narcissique, personnel, de réparation du sujet ou bien du couple. L'analysant ou bien le couple pourrait accorder une place de « maître supposé savoir » au psychanalyste. Cependant, le rôle de ce dernier c'est d'accepter que ses patients vont finir par mettre fin à leur parcours thérapeutique. Afin qu'il y ait un changement, le thérapeute doit accepter de ne pas être celui qui détient le savoir afin que le sujet notamment le couple puisse investir sa propre vérité. Le désir de l'analyste consisterait occuper cette place vide de toute intention. Le but serait de donner du sens à la souffrance ainsi que de soutenir le manque sans le combler. Il faut que la cure ou bien le processus thérapeutique puisse mener à une désidentification progressive des patients, des partenaires au thérapeute afin d'être dans la quête de leur désir. « Il s'agit d'un désir particulier, qui n'est pas le désir personnel de l'analyste, mais un désir structuré par la position qu'il occupe » (Lacan, 1962 -1962).

Références

- Anzieu, D. (1975). *Le Moi Peau*. Paris : Dunod.
- Benghozi, P. (1986). Psychose, crise d'identité et contenant généalogique communautaire. Actes du colloque international de l'Association française d'anthropologie.
- Bion, W.R. (1967). *Second Thoughts : selected Papers on Psycho analysis*. London : Heinemann.
- Ciccone, A. (1997). Empiètement imagoïque et fantasme de transmission. A.Eiguer et coll. *Le générationnel. Approche en thérapie familiale psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Corcos, M. (2013). Chapitre 10 sauvegarde par le délire : un délire de chagrin. *La terreur d'exister : fonctionnements limites à l'adolescence*. Paris : Dunod.
- De Neuter, P. (2007). L'espace psychique conjugal comme lieux de subjectivation. *Actualité de la psychanalyse*. Pp. 89-106. Toulouse : Érès.

- De Neuter, P. (2007). La femme, le masochisme et la pulsion de mort. *Clinique du couple*. Pp. 181-207. Toulouse : Érès.
- De Neuter, P. (2007). Les paradoxes de l'amour. *Clinique du couple*. Toulouse : Érès.
- Dolto, F. (1981). *Au jeu du désir. Essais cliniques*. Paris : Éditions du Seuil.
- Estellon, V. (2019). La relation avec le sujet borderline. *La Revue de Santé*.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Payot, 2014.
- _____ (1912), La dynamique du transfert. *La pratique psychanalytique*. Paris: PUF
- _____ (1913). *Totem et Tabou*. Paris : Payot, 1973.
- _____ (1914). Pour introduire le narcissisme. *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, 1968.
- _____ (1915). Observation sur l'amour de transfert. *La technique psychanalytique*. Paris : PUF, 1953.
- _____ (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Payot
- _____ (1921). *Psychologie des masses et analyse du moi*. Paris : Payot, 1971.
- _____ (1933). *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard.
- Gori, R. (1982). L'enfant mort des passions. *Logique des passions*
- Green, A. (1983). La double limite. *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris : Éditions de Minuit.
- Hussain, O et al. (2016). Une figure de l'organisation maniaco-dépressives : La mélancolie d'Emma Bovary. *Psychologie clinique et projective*
- Kaës, R. (1982). L'intertransfert et l'interprétation dans le travail psychanalytique groupal. *Le travail psychanalytique dans les groupes. Les voies de l'élaboration*. Paris : Dunod.
- _____ (2008). Le complexe fraternel archaïque. *Revue Française de Psychanalyse*.
- Klein, M. (1946). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. *Essais de la psychanalyse*. Paris : Payot.
- _____ (1952). Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés. *Essais de la psychanalyse*. Paris : Payot.
- Lacan, J. (1960 – 1961). *Le Séminaire, Livre VIII : Le transfert*. Paris : Éditions du Seuil
- _____ (1961 – 1962). *Le Séminaire, Livre IX : L'identification*. Paris : Éditions du Seuil
- _____ (1964). *Séminaire XI – les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.
- _____ (1972 – 1973). *Le Séminaire, Livre XX : Encore*. (J-A. Miller, Éd). Paris : Éditions du Seuil, 1999.
- Racamier, P.C. (1980). *Les schizophrènes*. Paris, Payot.
- Ruffiot, A. (1981). *La thérapie familiale psychanalytique*. Paris : Dunod.

- Smadja, E et Garcia, V. (2011). Introduction à une approche psychanalytique du couple. *Le journal des psychologues*.
- Winnicott, D.W (1951). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, 1971.
- _____ (1953). *La Mère suffisamment bonne*. Paris : Petite Bibliothèque, Payot, 2008.
- _____ (1954). *Le faux self*. *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, 1975.
- _____ (1956). La préoccupation maternelle primaire. *De La Pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Petite Bibliothèque, Payot, 1975.
- _____ (1958). La capacité d'être seul. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1969.
- _____ (1969). L'utilisation de l'objet et la relation à travers les identifications. *Jeu et Réalité*. Paris : Gallimard, 1971.
- Yi, MK. (2014). Où est le jeu ? « Espace potentiel » revisité. » *Revue Française de Psychanalyse*. Pp. 1150-1161. Paris : Presses Universitaires de France.